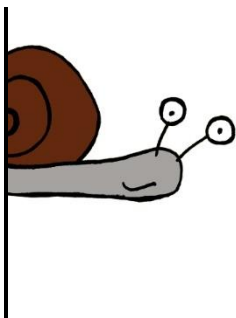


L'escargot déchaîné

Bulletin de liaison des objecteurs de croissance
N°34, Octobre-Novembre-Décembre 2017

Prix libre

Des <i>grands travaux nuisibles</i> et imposés aux petits travaux utiles et libres.....	2
Les citations du mois.....	5
Questions de société.....	6
<i>Scolarisation vs étude à domicile : éléments pour un débat</i>	6
L'actualité en chiffres.....	8
Le dossier du mois : Entre jouissance et désir de jouir : pour une société durablement manquante	9
Politique	16
Vous êtes indignés ? Et alors...?.....	16
La grève, cet ami du système capitaliste.....	18
Démocratie et liberté.....	19
Écologie:	20
Militance ou bonne conscience?	20
Le coin lecture.....	22
Les Utopies réalistes de l'étrange Rutger Bregman.....	22
Le dictionnaire Novlangue.....	25
Histoire d'une dystopie: Axel(le) au pays des phobiques de la pensée (partie 3/5).....	27
Agenda.....	29
Rédaction et le courrier des lecteurs.....	29
Contactez le mouvement.....	30
Adhérer	32



Édito

Des grands travaux nuisibles et imposés aux petits travaux utiles et libres

Le colloque organisé conjointement par le journal *Kairos*¹ et le *Mouvement politique des objecteurs de croissance* du 14 octobre dernier m'a permis de prendre conscience d'une chose a priori banale: si *L'Escargot déchaîné* aborde, au sein de sa ligne éditoriale, le thème des *grands travaux nuisibles et imposés*², il ne le fait (presque) jamais en se référant explicitement au sujet en question mais (presque) toujours d'une manière implicite, notamment par l'intermédiaire d'articles questionnant le mode de fonctionnement productiviste, consumériste, croissanciste, libéral, capitaliste. Quand bien même il s'agirait d'un fait avéré et antérieur à ma reprise de la coordination de ce journal, je dois tout de même avoir l'honnêteté de confier au lecteur que, si je n'ai (presque) jamais depuis lors encouragé l'écriture d'articles sur ce sujet – et que je n'ai d'ailleurs jamais pensé à en rédiger moi-même – c'est tout simplement parce que ce thème, quand il se trouve élagué de toute réflexion systémique – c'est-à-dire quand il est pris sous son aspect nombriliste – ne parvient pas à appâter mon désir profond. Je vais tenter, dans la suite de ces lignes, de m'en expliquer.

Pour saisir ce dont nous parlons, il est important de décortiquer cet amas de termes répartis sous le syntagme : *grands travaux nuisibles et imposés*. Si nous ne jugeons pas nécessaire de définir le mot grand, il en va autrement du travail. Étymologiquement, ce concept nous renvoie à la souffrance ainsi qu'au tourment. Il serait pourtant de bon ton d'appréhender le travail non pas exclusivement sous la forme du supplice mais de considérer, aussi, cette entité en terme d'activité, c'est-à-dire ce par quoi les hommes sont obligés de

passer afin d'œuvrer, de transformer par leur action créatrice les objets de la nature ; que ceux-ci soient une planche en bois, un assortiment d'ingrédients gastronomiques, un terrain vague ou une page blanche. C'est par le travail que l'humain altère, pour le pire mais aussi pour le meilleur, l'environnement dont il dépend.

Selon le dictionnaire *Le Robert*, le travail se définit par *l'ensemble des activités humaines organisées, coordonnées en vue de produire ce qui est utile*. Il est évident que les bienfaits supposés d'un produit seront appréciés différemment selon le point de vue des protagonistes; alors que la destruction de millions d'hectares de la forêt amazonienne est avantageuse pour l'industriel de viande bovine – l'industrie de l'élevage bovin serait responsable d'environ 80% des déforestations en cours dans la région – elle l'est incontestablement beaucoup moins pour les tribus indiennes qui ont fait de ce poumon de la terre leur habitat. D'où la nécessité de nous entendre sur cette définition du travail : activité productrice de richesses et créatrice de splendeurs plus ou moins nuisibles en fonction du regard porté sur la chose produite.

Ce petit détour nous permet de souligner ce que nous désirons : il est indispensable que les citoyens luttant contre un *grand travail nuisible et imposé* quelconque s'entendent sur la nocivité du projet en question s'ils ne veulent pas louper le coche. Il est essentiel pour cela qu'ils s'attellent à réfléchir sérieusement sur ce que ce dessein vient en lui-même abîmer – un joli paysage ou de verts pâturages, la qualité de l'air, les rapports humains. La pensée s'autorisera avec plus ou moins de radicalité à explorer ce que vient foncièrement signifier sa mise en œuvre ; il n'est évidemment pas comparable de critiquer la construction d'un centre commercial sous l'angle unique de l'enlaidissement du paysage urbain que de l'analyser sous le prisme de ce qu'elle véhicule implicitement comme idée du monde et des rapports que les hommes tiennent entre eux. Discriminer la critique de surface et la critique radicale est d'une importance capitale car l'origine du questionnement des citoyens aiguillera inévitablement et d'une manière considérable la destination de leur soulèvement.

Si ce que nous entendons communément sous le syntagme *grands travaux nuisibles et imposés* se rapporte au premier abord à des lieux physiques clairement

¹ <http://www.kairospresse.be/>

² https://fr.wikipedia.org/wiki/Grands_travaux_inutiles

circonscrits (construction d'un centre commercial à Namur, agrandissement de l'Esplanade à Louvain-la-Neuve, projet de l'aéroport à Notre-Dame-des-Landes en France, etc.) il ne s'en réfère pas moins à des projets qui ne sont pas assimilables à un espace précis; les traités de libre-échange – TAFTA, CETA, JEFTA – l'obsolescence programmée, l'hyperconsommation, la robotisation du social et plus spécifiquement du travail, la numérisation à l'école et dans les milieux psychiatriques, la société de croissance sont autant de grands travaux en cours pouvant être considérés comme nuisibles pour la collectivité. Chacune de ces ramifications reflètent une idéologie du monde s'appuyant sur l'(auto)accumulation illimitée de richesses ainsi que sur la réification de l'homme par l'homme.

Mais les travaux dont nous parlons sont-ils réellement imposés ? Pour nous, cela ne va pas forcément de soi. Nous serions bien entendu en droit de supposer qu'un projet déterminé le soit dans un premier temps – comme par exemple la construction d'un centre commercial sans tenir compte de l'avis de la population. Celui-ci verra néanmoins sa pérennité assurée par l'intermédiaire de l'agir des citoyens composant la société. Son édification finalisée, le commerce ne pourra s'immortaliser dans les imaginaires individuels et collectifs qu'à la condition que les individus – dont les pulsions auront été flattées par l'industrie de la publicité – décident expressément d'y faire leurs emplettes – personne n'a jamais mis, ne met et ne mettra jamais un fusil sur la tempe du client potentiel afin de contraindre celui-ci de venir se délecter avec allégresse dans un de ces nombreux centres de loisirs. Il nous paraît par conséquent vicié d'employer le mot *imposé* à toutes les sauces. Cela serait manquer d'honnêteté que de partager cette illusion réputée dans les mouvements contestataires – ou en tout cas dans la plupart de ceux que j'ai eu la chance de côtoyer – que la tragédie humaine serait clivée en deux scènes disjointes : celle où la victime abusée se plaint de son bourreau et celle où le système nauséabond profite de marionnettes prétendument désarticulées – et prétendument marionnettes tout court. Nous pensons au contraire que si le social tient tel qu'il est, c'est parce que les individus qui le composent – y compris l'auteur de

ces lignes – en sont des participants actifs³; beaucoup s'y abandonnent en jouissant de ce qu'il leur est permis de jouir – c'est-à-dire d'un nombre incroyable de choses en passant par l'homme lui-même – au risque de se faire aliéner, de se voir réduits en esclaves des pulsions et de sombrer par conséquent dans l'hétéronomie.

Nous pourrions être ravis de constater qu'un nombre grandissant d'initiatives citoyennes se développent au sein de la société afin de contrer ce fait. Nous pensons en réalité que le foisonnement de ces petits travaux citoyens utiles et libres – incroyables comestibles, marchés gratuits, potagers collectifs et autres – si l'on peut s'en réjouir sans pour autant tomber dans l'ivresse, n'indique en aucun cas qu'un tournant foncièrement nouveau est en train de s'opérer. Nous désirons signifier qu'il n'existe malheureusement pas à nos yeux, dans la plupart des cas que nous avons connus, de différences radicales entre l'agir citoyen et l'agir consommant. Il nous apparaît en effet que la dialectique entre la pensée et l'agir chez le consommateur est analogue – sur un point du moins – à celle qui anime nombre de militants; l'agir paraît s'y agiter comme une défense contre les tourments qu'implique la pensée⁴. Il est d'ailleurs patent que ces initiatives (nous pourrions tout aussi bien parler de modes de vie – tel que le végétarisme et ses variantes – ayant la prétendue faculté pour les plus extrêmes de leurs adeptes de renverser à elles seules le capitalisme) se développent par l'intermédiaire quasi exclusif de l'agir consommant (de légumes bios, d'énergie verte ou de monnaie alternative). Si Aristote définit dans son ouvrage *L'Éthique à Nicomaque* le bonheur comme fin véritable de l'existence et qu'il considère l'action comme le moyen privilégié pour arriver à cette fin, il n'érige pas, bien au contraire, l'action comme une fin en soi. La pensée reste indispensable à toute action

³ Dans le cas contraire, le concept de simplicité volontaire serait dénué de sens.

⁴ La pensée n'est pas réductible selon nous à un acte de pure réflexion logique ou opératoire. Elle présuppose notamment plusieurs principes : la réflexivité (retour de la pensée sur elle-même), l'ouverture ou pénétrabilité (capacité à faire rentrer à l'intérieur d'elle des éléments venant de l'extérieur), la non-fixation (ne doit pas se figer dans un corpus d'idées fixé une fois pour toute), la capacité de digestion (ne pas gober d'une manière brute les éléments extérieurs mais les mélanger avec l'intériorité) ainsi et surtout que l'incertitude.

raisonnablement conduite. La morale aristotélicienne⁵ nous invite de cette manière à réfléchir à la question de la mesure et nous apprend qu'il n'est jamais bon d'être dans l'excès. Ceci veut dire que nous ne pouvons pas nous permettre, d'autant plus à l'heure qui est la nôtre, de jeter la pensée dans les cloaques au profit de l'agir et inversement ; il semble indispensable de trouver un juste équilibre entre ces deux importantes composantes humaines. Finalement, explorer modestement la pensée de philosophes fondamentaux tels que Platon ou Aristote le furent constitue, également, un petit travail utile et libre. Bien que de très loin nos aïeux, ces auteurs ont quelque chose à nous dire sur le mode de fonctionnement de la société actuelle.

C'est ce que nous allons voir par l'intermédiaire d'un autre philosophe, contemporain celui-ci, et fortement apprécié dans certains milieux. Pierre Rabhi est particulièrement connu pour la fable du petit colibri faisant écho à ce qu'Aristote nous enseigne. L'allégorie nous raconte ceci : « *Un jour, dit la légende, il y eut un immense incendie de forêt. Tous les animaux terrifiés, atterrés, observaient impuissants le désastre. Seul le petit colibri s'activait, allant chercher quelques gouttes avec son bec pour les jeter sur le feu. Après un moment, le tatou, agacé par cette agitation dérisoire, lui dit : "Colibri ! Tu n'es pas fou ? Ce n'est pas avec ces gouttes d'eau que tu vas éteindre le feu !" Et le colibri lui répondit : "Je le sais, mais je fais ma part."* ».

À y regarder de plus près, ce récit ne respire pas l'humilité mais semble pétrie d'une forme de condescendance; le petit colibri auquel l'individu est invité à s'identifier⁶ – c'est l'objectif de la fable – vole ainsi fièrement et vaillamment à contre-courant de tous ces idiots d'animaux (légitimement) figés par la peur. Sous ces grands airs, ce petit oiseau semble en réalité souffrir d'un manque de reconnaissance sociale. Son narcissisme paraît s'être étioilé sous l'effet de la postmodernité, ce qui l'amène à agir – paradoxalement – sans le social. Nous en voulons

⁵ Par exemple, ce qu'Aristote nomme la magnanimité ou, telle que nous l'avons compris, la juste opinion de soi-même, serait le juste milieu entre deux excès ; la vanité et la petitesse d'âme. Le vaniteux jouit en effet d'une haute opinion de lui-même alors qu'il ne la mérite pas, tandis que la petitesse d'âme renvoie à un être qui se rabaisse constamment, en dépit de ses facultés réelles.

⁶ Tous ne s'identifieront pas – heureusement – tel quel à ce petit oiseau

pour preuve qu'il ne prendra pas la peine de se concerter avec ses comparses afin de mener l'action la plus adéquate qui soit, ni même de raisonner – pour peu que ceci soit son objectif – ses compagnons autrement que par l'agir. Culotté, il se permet ensuite d'endosser le costume du moralisateur par l'énonciation d'une phrase laconique et assassine à celui-là seul qui tente de discuter, d'échanger de la parole, c'est-à-dire de tisser du lien avec lui. Le tatou n'a peut-être pas totalement tort d'attirer le colibri vers la conscientisation de sa propre folie. Si celui-ci s'agite pour *faire sa part*, ce n'est finalement pas tant pour éteindre le feu que dans le but de raviver un narcissisme blessé⁷.

Il est manifeste que toute action, même la plus altruiste qui soit, repose sur une forme d'égoïsme (retour du plaisir sur la personne propre). Il n'en n'est pas moins certain qu'il existe un narcissisme – c'est-à-dire un amour de soi – indispensable à toute vie décente. C'est à cet endroit précis que la notion de mesure chère à Aristote est fondamentale.

Finalement et pour en terminer avec l'oiselet, la fable du petit colibri nous laisse entrapercevoir ce vers quoi le « *faire sa part* » nous convie ; un capitalisme enjolivé d'un vert joyeux dans lequel les citoyens, bercés par une forme d'autosatisfaction d'eux-mêmes, sont invités à croire qu'en consommant des produits bios de chez Delhaize ils réalisent un acte engagé.



Nous ne souhaitons bien entendu pas signifier que les actions individuelles et collectives que nous venons de citer sont inutiles mais qu'il est nécessaire de les saisir à leur juste mesure. D'autant plus que, si nous ne les reprenons pas dans un contexte plus large qui est, aussi, celui de l'inconscient – nous venons de le

⁷ Ce n'est pas grave d'avoir un narcissisme blessé, qui pourrait d'ailleurs prétendre être exempt de cette faille ?

Les citations du mois

caresser avec la question du narcissisme – celles-ci participeront bien malgré elles (elles s’y adonnent déjà) à l’édification d’un social tout aussi perfide que le précédent à l’endroit même des rapports humains qu’il encourage. Gardons à l’esprit que le capitalisme possède une incroyable capacité de résilience et d’assimilation des entreprises les plus nobles. S’il peut se permettre cette absorption, c’est bien parce qu’aucun – ou très peu – de mouvements s’autorisent à formuler une critique radicale – ou du moins un questionnement radical – à son égard (et donc d’eux-mêmes et de leurs membres). « *Être radical*, disait Karl Marx, *c’est prendre les choses par la racine. Et la racine de l’homme, c’est l’homme lui-même* ».

Appréciés sous un angle systémique, les *grands travaux nuisibles et imposés* ont quelque chose d’essentiel à nous communiquer : ils échappent de prime abord à tout contrôle démocratique véritable des citoyens. Nous percevons au sein des luttes menées que l’envie d’un ailleurs est palpable ; elles concentrent des sujets potentiellement désireux d’autonomie⁸. Ces potentialités resteront néanmoins telles quelles, c’est-à-dire infécondes, si elles ne prennent pas la peine de s’étayer sur un socle affermi ; au risque de se voir intoxiquée par les parties les plus souterraines qui animent chacun d’entre nous, une démocratie effective ne pourrait pas se permettre de faire l’économie de l’inconscient ni du discours que la psychanalyse tient à ce sujet.

À l’heure du déclin de l’être au profit du paraître, dans une culture favorisant la substitution de l’agir à la pensée, nous sommes plus que jamais tenus d’encourager cet affermissement tant désiré.

Kenny Cadinu



⁸ Pour explorer le concept d’autonomie, nous renvoyons le lecteur à l’œuvre de Cornélius Castoriadis, notamment son livre relativement accessible *Une société à la dérive*, ou à consulter l’article du dossier du mois de l’Escargot n°29 *L’autonomie selon Cornélius Castoriadis*

http://www.objecteursdecroissance.be/IMG/pdf/escargot_29_final.pdf

« *Je suis réservé à l’égard des partages binaires de l’humanité. Par ailleurs, il me semble que le problème central aujourd’hui tient moins à l’existence d’élites qu’au fait que les prétendues élites n’en sont pas. Je veux dire que certaines personnes occupent des places en vue ou privilégiées mais il suffit de les écouter parler ou d’observer leur comportement pour comprendre qu’elles constituent peut-être une caste, mais certainement pas une élite! Le risque aussi, à opposer frontalement "peuple" et "élites", est d’exonérer trop vite le peuple de maux auquel il collabore* »

Olivier Rey

(mathématicien, philosophe et écrivain français)

« *La jouissance, c’est ce qu’il est impossible de partager, ce qui est "subjectif", "particulier", alors que le désir résulte d’une reconnaissance réciproque, il est "universel"* »

Friedrich Hegel

(philosophe allemand)

« *L’art de gouverner ses sujets consiste à les tenir dans l’impuissance de vous nuire, ou d’en avoir même la volonté ; on y parvient en s’assurant complètement d’eux, ou bien en leur ôtant la faculté, ou en leur offrant de tels bienfaits qu’il n’est plus raisonnable pour eux de désirer changer de condition* »

Nicolas Machiavel

(penseur humaniste italien de la Renaissance)

« *L’homme sans cesse est libre et, comme être intelligent, il viole sans cesse les lois que Dieu a établies, et change sans cesse celles qu’il établit lui-même* »

Montesquieu

(penseur politique français)

« *S’agissant des relations personnelles, l’outil électronique apparaît comme ambivalent. Il peut être précieux pour maintenir le contact entre parents ou amis dispersés. D’un autre côté, il altère les relations humaines quand il s’étend indûment aux choses profondes ou/et intimes. Il arrive aujourd’hui qu’un individu rompe une relation amoureuse via un texto ou un courriel. Le procédé est pratique, que dit-il sur*

le rapport à l'autre ? Les rencontres sur internet sont à la merci d'un clic brutal ? Que disent-elles sur les rapports humains ? La véritable rencontre demande du temps, de la disponibilité, l'attention à autrui, la collaboration des sentiments, toutes choses auxquelles n'incite guère l'usage des machines à communiquer.

La technique n'est pas neutre »

Philippe Bénétou

(politologue et philosophe français)

« La connaissance de soi-même est le fondement de toutes les vertus, comme l'ignorance de soi-même est la source de tous les vices »

Étienne-François de Vernage

(prêtre français)

« Les lois de tous les gouvernements, du plus libre au plus despotique, empêchent, et devraient empêcher, les usages que font quelques individus de la liberté naturelle, qui risquent de mettre en danger la sûreté de l'ensemble de la société »

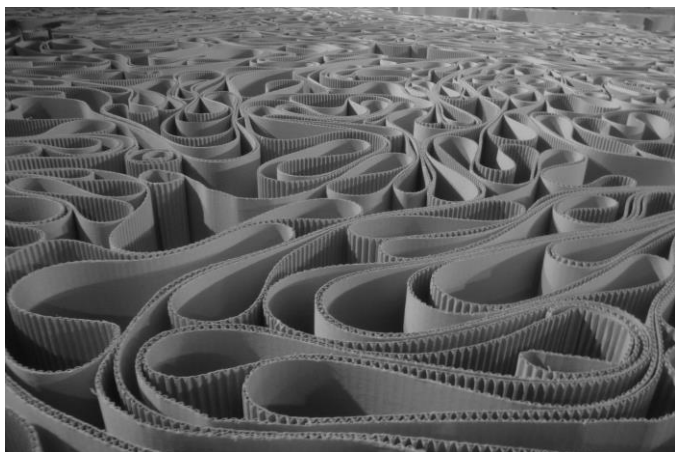
Serge Latouche

(économiste français, penseur de la décroissance)

« Penser n'est pas sortir de la caverne, ni remplacer l'incertitude des ombres par les contours tranchés des choses mêmes, la lueur vacillante d'une flamme par une lumière du vrai Soleil. C'est entrer dans le Labyrinthe, plus exactement faire être et apparaître un Labyrinthe alors que l'on aurait pu rester "étendu parmi les fleurs, faisant face au ciel". C'est se perdre dans des galeries qui n'existent que parce que nous les creusons inlassablement, tourner en rond au fond d'un cul-de-sac dont l'accès s'est refermé derrière nos pas – jusqu'à ce que cette rotation ouvre, inexplicablement, des fissures praticables dans la paroi »

Cornélius Castoriadis

(philosophe, sociologue, historien, économiste et psychanalyste grec)



Questions de société

Scolarisation vs étude à domicile : éléments pour un débat

Dire que l'École va mal depuis trente ans est un truisme. Le désastre scolaire étant une expérience (presque) unanimement partagée, chacun y va de son analyse et de ses solutions puisées, la plupart du temps, dans les élucubrations pédagogiques⁹ fort à la mode aujourd'hui. Si l'on se dispute déjà à propos d'une institution scolaire que la grande majorité des citoyens souhaitent conserver, que dire alors des propositions, souvent jugées scandaleuses, des partisans de la déscolarisation, c'est-à-dire de l'étude à domicile ? Là, on redouble de passion ! Levons d'abord le malentendu sur les deux acceptions du terme « déscolarisation ». La première, la plus courante, désigne l'arrêt de l'école sans aucune qualification et pour diverses causes : le plus souvent l'échec scolaire, mais encore la phobie scolaire, l'addiction aux jeux vidéo, voire à l'alcool et à la drogue. Ce n'est pas de cette déscolarisation-là que nous traiterons ici. La seconde acception signifie une démarche volontaire, réfléchie et argumentée de parents qui refusent le cadre scolaire pour l'éducation de leurs enfants, car ils s'en méfient, pour diverses raisons (cf. infra). En Fédération Wallonie-Bruxelles, durant l'année scolaire 2013-2014, 885 familles ont fait le choix d'instruire leur enfant à la maison, soit 1.634 enfants¹⁰. Nous laisserons de côté les aspects administratifs du projet pour nous centrer sur sa philosophie.

La mouvance de la déscolarisation, apparue dans le monde anglo-saxon, s'est ensuite répandue dans les autres pays industrialisés. Elle s'inspire, entre autres, du célèbre essai d'Ivan Illich *Une société sans école*, paru en 1971¹¹. L'auteur mettait en garde contre la contre-

⁹ On pourra même parler de *pédagogisme* dans ce cas.

¹⁰ <http://www.fapeo.be/wp-content/uploads/2014/06/4-15-2014-Linstruction-en-famille.pdf>

¹¹ À côté de cette conception anarcho-illichienne, encore faudrait-il distinguer son autre racine, techno-capitaliste, cette fois : privatiser l'enseignement serait le chemin le plus efficace vers la compétition économique débridée.

productivité à terme de l'École – elle rend stupide – et s'élevait contre son monopole radical en matière d'éducation. Il la voyait en outre comme une source d'aliénation : « *Aucune institution ne saurait mieux dissimuler à ses fidèles la contradiction profonde entre les principes et la réalité sociale dans le monde d'aujourd'hui* »¹². Dès lors, la conclusion coulait de source : il fallait permettre aux agents de s'éduquer de diverses manières au sein même du corps social, l'institution scolaire ne disparaissant pas totalement mais devenant une possibilité parmi d'autres, facultative. S'éduquer, et pas seulement s'instruire, est un des mots d'ordre de la déscolarisation. La vision est large et englobante. En Fédération Wallonie-Bruxelles, le décret « Missions » de 1997 a beau insister sur le « *développement de la personne* », la « *socialisation* », le « *goût de la culture et de la créativité* », la préparation à « *être des citoyens responsables* », pour les partisans de la déscolarisation (et pas qu'eux), on est encore loin du compte. Car ces objectifs, disent-ils, ont bien plus de chances d'être atteints en dehors de l'École. Dès lors, pourquoi celle-ci en serait-elle incapable ou peu capable ? D'abord parce qu'elle masque encore sa visée réelle, qui est qualifiante, derrière des oripeaux de savoirs théoriques. Ensuite, pour d'autres raisons que tout enseignant peut expérimenter dans ses classes. Je laisse au lecteur le soin de faire les retours critiques vers ces louables intentions énumérées ci-dessus, au fur et à mesure des exemples ci-dessous.

Primo, l'autorité du professeur – et de l'adulte en général – est tombée en disgrâce depuis une trentaine d'années, parallèlement à l'effacement symbolique du Père au profit de la Mère allaitante, incarnée dans la consommation¹³. À l'école aujourd'hui, la socialisation a lieu entre pairs et sans Père, avec les conséquences que l'on imagine : la tyrannie du groupe et ses effets délétères comme le harcèlement, le renforcement du conformisme et de la rivalité mimétique, notamment par le truchement des signes ostentatoires de la consommation¹⁴. La responsabilité

des adultes consisterait plutôt à fournir aux jeunes les conditions propices pour se démarquer des réflexes pavloviens consuméristes, plutôt que de les laisser s'immerger corps et âme dans l'esprit du temps, au prétexte de leur permettre de « faire leurs expériences ». Étant professeur de musique, je prends en exemple ce domaine : les goûts des adolescents se résument bien souvent à la culture du hip-hop, avec ses rythmes binaires obsédants, ses mélodies simplistes, son instrumentation synthétique et électronique, son usage généralisé de la compression du son dans les enregistrements. Le passage de l'analogique au numérique a « refroidi » la musique et a créé une « écoute-machine » ; dans les attitudes, les valeurs prédominantes sont celles du bling-bling, de la frime et du sexe, celles-là mêmes particulièrement obvies dans le gangsta'rap. Certes, le slam peut receler une part de créativité, mais son impact médiatique laisse peu de chances aux autres styles de se faire connaître. Oui, il y a bien une vie musicale en dehors du hip-hop.

Secundo, l'École transmet le virus productiviste. Marchandisation de l'enseignement aidant¹⁵, ses programmes de cours visent de plus en plus une insertion des jeunes dans l'économie capitaliste de marché, si possible comme producteurs, au moins comme consommateurs. Que le chômage des jeunes augmente ne semble pas ébranler les convictions de nos « responsables », il faut perpétuer le cycle travail-dépense *ad vitam/nauseam*. L'intrusion de la pub et du *marketing* à l'école, les mini-entreprises et, pire encore, des projets comme « Cap Ten » de l'Agence de stimulation économique¹⁶, complètent le tableau de la marchandisation.

Tertio, les technologies de l'information et de la communication (TIC) renforcent leur emprise à

ou d'ordinateur, en contact virtuel avec leurs « amis ». L'expression « socialisation numérique » aurait-elle un sens ?

¹² Ivan Illich, *Une société sans école*, Seuil, 1971, p. 79.
¹³ Nous sommes, par ailleurs, conscients qu'il y a d'autres facteurs que psychanalytiques.
¹⁴ Inversement, la socialisation dans la rue, courante jusque dans les années 1970, a fait place au confinement des jeunes à la maison pour des raisons de « sécurité » (trafic automobile, agressions pédophiles). Ils se retrouvent ainsi la plupart du temps dans un face-à-face avec un écran de télévision

¹⁵ Voir les ouvrages de Nico Hirtt, *L'école prostituée* (Labor, 2001), *Les nouveaux maîtres de l'école* (EPO, 2002), *Je veux une bonne école pour mon enfant !* (Aden, 2009), ainsi que Christian Laval, *L'École n'est pas une entreprise. Le néo-libéralisme à l'assaut de l'enseignement public* (La Découverte, 2003 et 2004), et plus récemment Isabelle Bruno, Pierre Clément & Christian Laval, *La grande mutation. Néolibéralisme et éducation en Europe*, Syllepse, 2010.

¹⁶ <https://www.step2you.be/fr/cap-ten.html?IDC=779>

l'École. Non seulement les enfants¹⁷ sont devenus férus de gadgets technologiques qu'ils apportent à l'école mais les établissements s'équipent aussi en matériel numérique (tablettes, écrans tactiles, tableaux blancs interactifs, etc.), c'est l'environnement numérique de travail (ENT). Pourtant, les élèves ont moins besoin de savoir maîtriser des machines que d'avoir face à eux des modèles humains auxquels ils puissent se confronter ou éventuellement s'identifier. Le rapport aux choses est-il en train de prendre le pas sur le rapport aux autres ? L'enseignant du futur sera-t-il un androïde ?

Quarto, si l'économie temporelle de l'École n'a pas changé, toujours découpée strictement en périodes de cours, celle des jeunes à l'école est bouleversée : accélération des rythmes de vie, *zapping*, *jumping*¹⁸ et polychronicité¹⁹ sont devenus monnaie courante ; l'obsolescence des profs est à l'ordre du jour, sauf pour les jeunes enseignants *geek* qui parviendront à donner le change pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'ils soient eux-mêmes dépassés par le déferlement technologique.

Comme on le voit, les arguments des partisans de la déscolarisation ne manquent pas. Celui de leurs détracteurs est l'égalité. Débat à suivre...

Bernard Legros



¹⁷ Et pas qu'eux, les adultes leur montrent, hélas, l'exemple.

¹⁸ Processus cognitif consistant à partir d'une prémisse pour en arriver immédiatement à la conclusion, en « sautant » (*jumping*) les étapes intermédiaires du raisonnement. D'où le sentiment de gain de temps.

¹⁹ Capacité à gérer simultanément plusieurs activités. On parle aussi de multi-tâches.

L'actualité en chiffres

1 : Si l'amour de soi semble indispensable à toute vie décente, celui-ci nécessite une juste mesure. C'est en octobre que l'italienne Laura Mesi, soucieuse de se prouver qu'elle n'avait besoin de personne pour être heureuse, s'est épousée à elle-même. Rien n'est impossible à l'heure du libéralisme, pas même la sologamie.

1 bis : Les États-Unis viennent de mettre sur le marché le premier médicament connecté – en l'occurrence un antipsychotique. Des capteurs insérés dans la pilule fourniront ainsi des renseignements sur la manière dont celle-ci est ingérée par le patient. Le but de la démarche est de pouvoir vérifier, entre autres, si la posologie est bien respectée par le patient. Une information utile nous apprend la RTBF, notamment pour les malades mentaux, les personnes âgées ou tout simplement pour les têtes en l'air...

2 : Deux producteurs d'iPhone – Huawei et Apple – viennent de commercialiser les premiers téléphones dotés de l'intelligence artificielle. Ceux-ci seraient notamment capables de retrouver leur utilisateur, de savoir s'ils travaillent ou s'ils sont en congé. Ils sont également dotés d'un système de reconnaissance faciale afin de sécuriser l'accès à l'iPhone ou pour faciliter le paiement mobile.

12 : Ou le nombre de mois pendant lesquels les cigarettiers américains seront contraints de réaliser des publicités contre... la cigarette. Ces derniers devront dorénavant s'atteler – suite à un jugement en 2006 prononcé par la justice américaine – à réaliser des spots publicitaires contre leur propre produit. Ce discours paradoxal, type double-contrainte, fait curieusement penser à une tentative de rendre l'autre fou.

24 : Le Black Friday, concept venu tout droit des États-Unis, fonctionne de mieux en mieux dans nos

Le dossier du mois

Entre jouissance et désir de jouir : pour une société durablement manquante

contrées. Le principe ? 24 heures de bonnes affaires et de promotions à tout va. Le Black Friday pèse de plus en plus lourd dans le chiffre d'affaires : l'an dernier, près de 6,5 millions de transactions ont été enregistrées, soit un million de plus que durant l'édition 2015. Et 2017 s'annonce être un cru exceptionnel. « *Je pense que nous allons battre des records historiques* », annonce Carine Moitier, qui représente BeCommerce, l'association belge des commerces en ligne. La majorité du peuple devient-elle vraiment de plus en plus pauvre ?

31 : C'est le 31 août 2018 que sera organisé le premier festival sans hommes en Suède. Emma Knycare, organisatrice des festivités, a eu l'idée de lancer ce projet suite à l'annulation de l'édition 2018 du plus grand festival de musique de Suède, Bravalla. Lors des précédentes éditions de ce dernier en effet, une série de plaintes pour viols et agressions sexuelles ont été déposées. Le nouveau festival, intitulé « *Statement* », a pour ambition de « *créer un espace sûr pour les femmes, les personnes non-binaires et transsexuelles qui veulent participer à un festival et être en sécurité* ». Nous serions curieux de constater quel tollé provoquerait ce genre d'événements si ce n'était pas des hommes mais des musulmans qui seraient interdits de participer à ces joyusetés...

1938 : Une peinture datant de 1938 réalisée par le peintre français Balthus fait l'objet d'accusation de pédophilie et une pétition demande tout simplement qu'elle soit enlevée du musée new-yorkais où elle est exposée. Si l'image est choquante, n'est-ce pas parce que celui qui regarde la toile est mis dans la position de voyeur, ravivant de désagréables sentiments enfouis dans l'inconscient et qu'elle nous rappelle que l'enfant – y compris celui que nous avons été – n'est pas si angélique que nous aimerions le croire ?



Si l'être est, tel que l'on peut le définir comme humain, c'est parce qu'il se trouve entaillé, au plus profond de lui-même par une faille, brèche sur l'insondable et support du désir.

Au début de son existence²⁰, le nourrisson ne fait qu'un avec l'environnement marqué par les soins maternels²¹. L'acte de la naissance incarnera la première escale du long chemin devant le conduire à la dé-fusion. Il serait difficile pour l'*infans*²², à cet instant de la psychogenèse, de discriminer intelligiblement ce qui fait partie de sa personne et ce qui représente le monde extérieur ; l'indifférenciation entre lui et l'autre domine son expérience subjective. Les limites séparatrices ne sont pas encore établies, l'unité fusionnelle prévaut. Cet état au seuil de l'indicible caractérise ce que le psychanalyste Jacques Lacan – ou du moins ce que nous avons entendu de lui – nommera le Réel, désignant un univers où tous les besoins sont – illusoirement – satisfaits. Le manque et l'absence n'y ont, fantasmatiquement parlant, pas leur place.

Petit à petit, l'individu (mot qui vient du latin *individuum*, signifiant indivisible) aura comme lourde tâche de s'extirper de cette confusion originaire afin de parvenir au statut de sujet pensant. Il sera ainsi tenu de se confronter à la douloureuse expérience de la frustration et d'intégrer celle-ci dans son appareil

²⁰ Ce qui va suivre ne s'étaye sur aucune donnée objectivement mesurable mais sur une autorisation de la pensée subjective à penser. Celle-ci n'est cependant pas née *ex nihilo*. Pour creuser le sujet de la naissance psychique, nous encourageons le lecteur à consulter les œuvres des psychanalystes Mélanie Klein, Margareth Mahler, Daniel Winnicott et Wilfried Bion.

²¹ Le maternel est à entendre ici comme une fonction pouvant aussi bien être tenue par une femme que par un homme. Nous ne pouvons néanmoins pas nier qu'il existe un lien privilégié entre tout enfant et sa mère de par le fait même qu'elle est la seule parmi les deux sexes biologiques de l'espèce humaine à posséder un utérus, première maison d'accueil du petit homme.

²² L'enfant n'ayant pas encore acquis le langage.

psychique balbutiant. Ceci lui sera envisageable s'il consent à s'immiscer dans le symbolique, c'est-à-dire dans le langage. Nous pourrions dire, très sommairement du moins, qu'un élément du Réel sera à un moment donné symbolisé, ce qui aura pour effet de rompre l'unité dans laquelle l'*infans* était jadis confortablement installé. Cette perte organisera le trou sur lequel le sujet s'appuiera plus tard – nostalgie oblige – afin de reconquérir le chaînon qui fut autrefois perdu et de restaurer l'illusion du Tout désormais manquant.



Notre réflexion s'étayera dans la suite de ces lignes sur un principe essentiel à nos yeux : le manque fonde le désir de l'homme si bien que l'ensemble de l'existence de celui-ci sera déterminé par la vaine tentative de colmater ce qui pourtant ne peut l'être – si tel était le cas, si le manque venait à être étouffé, c'est le noyau du sujet humain qui serait littéralement brisé. Tous les moyens sont permis afin d'atteindre cet inaccessible lieu. Si l'être est désirant d'amour, de Big Mac, de cabriolets ou d'esthétisme artistique ; si l'être témoigne d'une irréductible curiosité sublimée dans la recherche philosophique ou scientifique ; si l'être se mute en révolutionnaire, en hyper-consommateur actif ou en banquier avide d'argent, c'est parce qu'il est inexorablement accolé au manque et qu'il tente, comme il le peut, de combler celui-ci.

Là où il était, durant son absorbante jeunesse, collé au monde des choses voilà maintenant que l'homme se cramponne, avec plus ou moins de difficultés, au monde des mots. Si le langage est imparfait et qu'il loupe inmanquablement la chose que le sujet tente d'exprimer par son intermédiaire, c'est bien parce que le mot ne correspond pas à la chose ; il nous sera

dès lors et à jamais plus qu'épineux de traduire avec le terme juste ce qui traverse notre âme – que le lecteur nous en excuse. Il est de notre devoir de supporter cette défektivité, ô combien humaine, et, surtout, d'inventer des moyens de faire avec cette lancinante imperfection.

Alors que le manque est le support du désir, la jouissance résonne quant à elle avec la satisfaction immédiate de la pulsion²³, c'est-à-dire avec quelque chose qui aurait à voir avec le retour à l'état de mêmété que nous venons de décrire. La jouissance nous renvoie par conséquent à l'endroit précis où il serait – illusoirement – concevable de colmater la faille.

Cette brève parenthèse psychanalytique est importante car elle permettra, je l'espère, de saisir un tant soit peu la manière dont le social tel qu'il est actuellement institué affecte le psychisme de l'homme contemporain mais aussi d'apprécier comment celui-ci, dans ce qu'il a de plus archaïque, rencontre quelque chose de l'ordre d'une jouissance paroxystique au sein de la postmodernité²⁴. Pour le dire en d'autres termes, nous pensons que la société d'hyper-consommation sur laquelle le projet capitaliste s'étaye exploite – non sans son consentement – les pulsions et l'envie de jouissance de l'homme afin d'huiler l'a-génieuse mécanique d'(auto)accumulation illimitée de richesses. Les publicités par exemple, que nous retrouvons à la télévision et dans l'ensemble de notre environnement nous invitent à succomber, en tous lieux et à toute heure, à la jouissance ; le principe de *marketing* repose sur une entreprise de mystification nous encourageant à croire qu'il existerait un objet ayant cette propriété

²³ La pulsion, dans le sens psychanalytique du terme, renvoie à une poussée qui fait tendre l'organisme vers un but. Celui-ci correspond à la suppression de l'excitation corporelle ou de l'état de tension psychique perçue comme désagréable. Pour en arriver là, il faut que la pulsion puisse trouver un objet (c'est-à-dire une chose qui oriente le désir du sujet) qui pourra satisfaire le psychisme afin de ramener l'état de tension au niveau le plus bas possible (ce qui représentera pour le sujet une source de plaisir).

²⁴ La postmodernité serait, selon le philosophe Jean-François Lyotard, caractérisée notamment par le fait que le savoir sur lequel la société repose serait largement influencé par le discours scientifique ainsi que par les transformations technoscientifiques majeures qui ont lieu depuis le milieu des années 1950. Voir l'ouvrage du philosophe en question : *La condition postmoderne*.

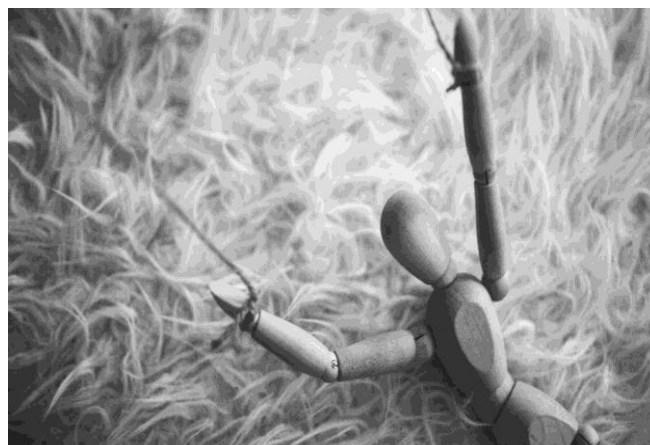
absolument fabuleuse de combler notre manque à être. Les réseaux sociaux alimentent quant à eux une pulsion scopique – voyeuriste et exhibitionniste – en quête d'une satisfaction inextinguible. Il en va de même des jeux de télé-réalité et de la pornographie – difficile à l'heure actuelle de ne pas confondre les deux. Il serait aisé de citer d'autres exemples tant ceux-ci sont nombreux mais nous en resterons là car nous pensons pouvoir dorénavant clarifier l'objet de notre pensée : le social contemporain, tiré par la locomotive capitaliste, rencontre dans l'archaïsme du psychisme ordinaire de quoi lui permettre d'appuyer son mode de fonctionnement reposant sur l'illimitation illusoire de jouissance. Ce social favorise en parallèle l'émergence de structures psychiques s'étayant non pas sur la culpabilité, l'ambivalence, le refoulement, la pensée, le fantasme et le jeu du désir – ce qui définit très grossièrement la structure névrotique – mais marquées plutôt par le retour de la toute-puissance, le refus de la conflictualité, le déni, l'agir et la recherche effrénée de jouissance – ce qui définit non moins grossièrement la structure perverse.

Il semble nécessaire, avant de s'aventurer un peu plus loin dans l'intimité de cette réflexion, d'approfondir les notions de névrose et de perversion. Précisons que celles-ci ne sont pas entendues ici sous le signe du pathologique mais que nous utilisons ces concepts afin de nous référer à une structure psychique « ordinaire »²⁵.

Beaucoup auraient certainement pu dire, à une époque pas si éloignée que cela, qu'il était un bon petit névrosé se soumettant docilement à la loi. Il suffit bien souvent à celui-ci de fantasmer l'idée du vice – sa représentation du vice va généralement très loin – pour qu'il s'en punisse par un profond sentiment de culpabilité. Inutile de le préciser mais précisons-le tout de même, le névrosé est un être complexe dont les remords quant à la satisfaction de ses désirs le prennent à l'âme à partir du moment précis où il s'autorise à les penser ; il culpabilise en somme de vouloir jouir. Sigmund Freud disait que la névrose était le négatif de la perversion ; ce que le

névrosé tente de camoufler dans ses fantasmes, le pervers le dévoile au grand jour par l'intermédiaire de l'agir.

Pris dans sa description au sens large, le concept de perversion désigne la tendance à adopter des conduites allant à l'encontre de la morale. Psychanalytiquement parlant, cette notion renvoie au déni excessif et au rejet de l'altérité. Plutôt que de parler de rejet, nous devrions préciser que la perversion se manifeste par une pulsion d'emprise exercée sur autrui, l'autre que soi devenant dès lors objet de jouissance pour soi²⁶.



Là où le refoulement – ou la tentative du sujet de repousser dans l'inconscient des représentations désagréables – constitue le mécanisme défensif préférentiellement employé dans la névrose, la perversion se caractérise en particulier par le recours au déni – ou par le refus de considérer comme effective une partie de la réalité en tendant à faire comme si la chose pourtant belle et bien perçue (dans le cas qui nous concerne autrui) ne l'était pas. Ne cantonnons pas notre esprit aux perversions sexuelles théorisées par Freud (fétichisme, voyeurisme et consœurs²⁷) qui ne sont, à l'instar de la perversion narcissique, qu'une manifestation particulière de la perversion au sens large. Nous désirons

²⁵ De la même manière qu'il subsiste des névroses ordinaires, il existe également des perversions et des psychoses ordinaires caractérisant l'état mental normal d'individus fonctionnant selon un mode de fonctionnement psychique préférentiel (ce qui n'en exclut de fait pas d'autres).

²⁶ « Sa fonction est double : il s'agit pour le perversif d'assurer sa propre immunité par-devers le conflit et les douleurs de deuil, et de se valoriser narcissiquement (par-rapport à des failles profondes et cachées) en attaquant le moi de l'autre et en jouissant de sa déroute ; cette déroute lui est ensuite imputée, ce qui fait que la jouissance perverse est toujours redoublée. » Paul-Claude Racamier

²⁷ Précisons que Sigmund Freud lui-même ne s'est pas cantonné à ce type de perversion quand il s'est intéressé à cette inclination naturelle de l'âme humaine.

particulièrement souligner que cette dernière se dépeint à nos yeux par le déni de l'altérité et par la haine du manque. Tout se passe alors comme si les vœux de retour à l'état de fusion originaires prenaient une place prépondérante dans l'action, avec en corollaire une intolérance notable du sujet à la frustration et une chosification exacerbée qui sera exercée à l'adresse de l'autre pour parvenir à ses fins : jouir à tout-va dans le but de ne plus rien avoir à faire avec le trou²⁸.

Certains auteurs, tels que le psychanalyste Jean-Pierre Lebrun²⁹ et le philosophe Dany-Robert Dufour³⁰, feront l'hypothèse que le social tel qu'il est agencé de nos jours favorise une économie psychique reposant préférentiellement sur le mode de fonctionnement pervers au détriment de la névrose ordinaire. Nous entendons par là qu'il existerait une relation subtile entre la perversion, le libéralisme, le croissancisme et le capitalisme.

Si le capitalisme n'est réductible ni au libéralisme ni au croissancisme, ces concepts représentent néanmoins les deux bras droits du capitalisme moderne ; là où le croissancisme se réfère à l'accaparement illimité de la nature et des hommes par l'homme afin de maximiser les profits (versant particulièrement productif du capitalisme), le libéralisme s'illustre quant à lui par la libéralisation d'une partie des pulsions des hommes afin de favoriser l'accès aux marchandises nécessaires à la maximisation des profits (versant particulièrement consumériste du capitalisme). Il nous apparaît dès lors que le capitalisme – c'est-à-dire le projet d'auto-accumulation illimitée de richesses par la maîtrise (pseudo)rationnelle³¹ – ne serait pas à même de manoeuvrer sans ces deux fidèles alliés. Que vient faire la perversion sur ce chantier ? Il nous semble évident que le libéralisme – tant de droite que de gauche ou, devrions-nous dire, tant économique que

culturel³² – flatte les pulsions et favorise leur libéralisation. Là où le libéralisme économique nous exhorte à nous en remettre à la main invisible afin de laisser faire le Divin Marché, le libéralisme culturel nous convie à agir comme bon nous semble (« *chacun fait comme il le souhaite* ») et à balayer parallèlement l'autre et tout recours à un quelconque principe transcendant. Tous deux font de la jouissance leur leitmotiv. Le croissancisme quant à lui encourage le déni de l'altérité en réduisant les individus en des ressources exploitables du processus d'accumulation.



Le capitalisme, dont le projet, rappelons-le, est corrélé à l'absence de limite, repose sur le refus du deuil originaires – marqué par la sortie du fusionnel – ainsi que sur l'illimitation jouissive et l'accumulation démesurée ; sous son masque d'adulte responsable et autonome, nous avons en réalité affaire à un enfant qui n'a jamais accepté la douloureuse frustration que l'entrée dans le monde des mots induit. Nous sommes par conséquent confrontés à un social qui industrialise la jouissance et qui favorise l'exploitation industrielle des pulsions. Ce social aguiche quotidiennement le recours au déni de l'altérité sous plusieurs versants : le techno-scientisme altère peu à peu nos représentations de la relation à l'autre par l'intermédiaire d'appareils portatifs et des réseaux sociaux ; le consumérisme nous encourage à jouir de la vie sans se soucier de celle d'autrui ; la marchandisation des prises en charges psychiatriques

²⁸ Nous retrouvons cette chosification de l'âme humaine dans ce que Karl Marx appelait réification, processus sur lequel le mode de production capitaliste repose et qui consiste à transformer les individus en choses, en une vulgaire fonction du mode de production de l'appareil capitaliste.

²⁹ Dans ses livres *Un monde sans limite*, *Malaise dans la subjectivation* et *La perversion ordinaire*.

³⁰ Dans son livre *La cité perverse*.

³¹ Nous nous référons ici à la définition du capitalisme que l'économiste, philosophe et psychanalyste Cornélius Castoriadis nous a léguée.

³² Nous renvoyons ici le lecteur à l'ouvrage du philosophe Jean-Claude Michéa *Les mystères de la gauche*. Ou, au plus court, vers l'article *Libéralisme ou individualisme : l'oubli de narcissisme ne l'oublie pas* que vous pourrez retrouver dans le numéro 32 de ce journal : http://www.objcteursdecroissance.be/IMG/pdf/escargot_32_bon.pdf

tend à effacer la folie et donc l'aspect subjectif de l'être ; le transhumanisme confond l'homme et la machine avec en corollaire tous les dégâts sur la subjectivité que son discours induit. Bref, la réification de l'âme devient le fondement de la société postmoderne. Le portrait d'un monde occultant le manque et guidé par la prédominance du « *tout, tout de suite* » s'esquisse sous nos yeux. Se pose dès lors à nous la question de la limite, c'est-à-dire du rapport à la loi et de la nécessaire canalisation des pulsions que la culture devrait idéalement instituer.



L'ouvrage d'Herbert Marcuse³³ *Eros et civilisation* nous éclairera dans la suite de notre parcours. Selon cet auteur, laissées libres de poursuivre leur objectif naturel – c'est-à-dire jouir dès que le besoin s'en fait sentir – les pulsions sont incompatibles avec tout projet d'un monde durable. Ceci induit que les pulsions ne devraient pas se satisfaire pour elles-mêmes et qu'il est nécessaire de les détourner de leur but initial. C'est à la culture que reviendra la difficile tâche de domestiquer les instincts³⁴. Marcuse nous apprend par ailleurs « *qu'une civilisation commence quand l'objectif primaire (la satisfaction intégrale des besoins) est effectivement abandonné* ». L'humain ne peut espérer le devenir qu'en altérant radicalement sa nature, là où la perversion tend au contraire à rapprocher l'humain de sa nature par une extrême remise en cause de la culture³⁵. Il y a chez notre

philosophe l'idée d'une répression pulsionnelle indispensable à toute vie collective décente. Seulement, et c'est à cet endroit précis que réside l'originalité de sa pensée, Marcuse nous invite à faire la distinction entre répression fondamentale (celle dont notre bon petit névrosé souffre par nécessité) et sur-répression (celle dont notre bon petit névrosé souffre moins légitimement) ; si une cité perverse exaltant les pulsions les plus basses n'est guère alléchante, une société névrotique soumise intégralement et aveuglément à la loi ne semble guère souhaitable.

Là où Sigmund Freud mettait l'accent dans sa théorie sur le principe de plaisir – caractérisé par la tendance de l'organisme à atteindre coûte que coûte le niveau de tension le plus bas possible – ainsi que sur le principe de réalité – contraignant la pulsion à rechercher son but non pas par la voie la plus courte mais en empruntant des détours qui l'obligent à ajourner la satisfaction en fonction des conditions extérieures, Marcuse nous invite à réfléchir sur le principe de rendement. Ce concept renvoie à l'instrumentalisation du corps et de l'esprit par l'appareil capitaliste dans le but de favoriser le travail aliéné nécessaire à son mode de production. Il a pour fâcheuse conséquence de destituer l'ouvrier de son œuvre et de tout pouvoir créatif³⁶ en le transformant en un vulgaire prolétaire, une simple unité de la chaîne productiviste³⁷ ; le travail est dès lors délesté de son essence créatrice. Si la civilisation a besoin, afin d'assurer son bon fonctionnement, d'appriivoiser l'énergie libidinale des citoyens afin de détourner une partie de celle-ci de son but initial pour mettre les hommes en activité – répression fondamentale – Marcuse aimerait redonner à l'individu une place propre qui le désaliénerait de sa condition

naturelle de l'homme – le sexe biologique – et à baser leur argumentation uniquement sous le prisme de la dimension culturelle de celui-ci – la théorie du genre. L'un ne va pas sans l'autre et nous déplorons dans le discours de certaines féministes le désir apparent d'occulter l'aspect biologique du sexuel.

³⁶ Étymologiquement, le mot *ouvrier* renvoie au latin *operarius* c'est-à-dire à l'*œuvre*. L'ouvrier est donc originellement celui qui œuvre, qui crée. Propriété qui lui est enlevée à partir du moment où il rentre dans la chaîne de production capitaliste.

³⁷ Il en va du même pour la plupart des salariés qui composent le monde moderne, que ceux-ci soient ouvriers ou non.

³³ Philosophe freudo-marxiste du milieu du XX^e siècle.

³⁴ Nous percevons un peu plus, à la lumière de cette idée, à quel point le libéralisme culturel est un non-sens et rentre en contradiction avec toute idée de durabilité du monde.

³⁵ Pendant que d'autres tendent – dans le débat concernant la différenciation des sexes – à effacer la dimension

d'instrument de travail au service du progrès – abolition de la sur-répression. Ceci n'est pas une mince affaire.

Nous allons dès lors nous tourner vers le philosophe Dany-Robert Dufour (en particulier vers son ouvrage *La cité perverse*) afin de saisir comment nous pourrions nous dépatouiller un tant soit peu – et proprement de préférence – avec nos pulsions. L'auteur nous invite à nous pencher sur le cas de Sade – Donatien Alphonse François de Sade de son nom complet – romancier français de la fin du XVIII^e/début du XIX^e siècle qui accorda une place prépondérante dans son œuvre aux actes de cruautés ainsi qu'à l'érotisme libidineux, bref au sadisme. Cet homme vantait en son temps l'égoïsme et érigeait cette particularité de l'âme comme loi première de la nature en encourageant l'objectalisation paroxystique de l'autre, ce dernier étant perçu et utilisé comme simple objet de jouissance – nous entrevoyons ici un lien assez net avec ce que nous avons dit plus haut au sujet de la perversion. Dufour nous rappelle à ce titre deux passages de l'œuvre de Sade : « *Donnez-moi ce dont j'ai besoin, et vous aurez de moi ce dont vous avez besoin vous-même* ». « *Prêtez-moi la partie du corps qui peut me satisfaire un instant, et si cela vous plait, de celle du mien qui peut vous être agréable* ». Laissons, pendant un instant du moins, Sade de côté afin de nous concentrer sur Emmanuel Kant et Adam Smith.

Selon Dufour, il existait deux courants de pensées conflictuels au sein des Lumières du XVIII^e siècle ; à savoir les Lumières allemandes (Kant mais il n'est pas le seul) caractérisées par le transcendantalisme, ainsi que les Lumières anglaises (Smith mais il n'est pas le seul) particularisées par le libéralisme. Ces deux courants se distinguent en leur mode de régulation morale dans l'action. Alors que Kant est en faveur d'une régulation (Marcuse parlerait d'une répression pulsionnelle fondamentale), Smith quant à lui est partisan du laisser-faire (Sade dirais *Jouis !*), ou d'une dérégulation quasi-totale invitant les individus à se soustraire à tout principe moral ou transcendant. Car il est nécessaire que l'homme ait accès à une loi symbolique afin de brider les lois naturelles, Kant aimerait adresser à celui-ci une maxime qui pourra l'aiguiller dans la conduite de ses actions. Pour ce philosophe, le fait de céder à ses instincts représente la pire des choses qui pourrait arriver à l'homme s'il désire maintenir sa liberté. S'abandonner corps et

âme aux pulsions nous ferait en effet encourir le risque de perdre la raison et de devenir esclaves des passions. Il semble donc nécessaire de nous référer aux deux impératifs catégoriques que Kant nous a légués : « *Agis uniquement d'après la maxime qui fait que tu peux vouloir en même temps qu'elle devienne une loi universelle* » et « *Agis de telle sorte que tu traites l'humanité aussi bien dans ta personne que dans la personne de tout autre toujours en même temps comme une fin, et jamais simplement comme un moyen* ».

Alors que la loi à laquelle Kant nous convie pourrait se résumer par ces mots : « *Considère l'autre comme une fin et non comme un moyen vers l'obtention d'une fin* », la loi sadienne nous dit : « *Jouis !* » en nous encourageant à considérer l'autre comme « *un moyen vers l'obtention d'une fin* ». Chez Sade, l'autre est perçu comme un objet dans le but de parvenir à un lieu précis : la jouissance.



En somme, Kant nous rappelle l'impérieuse nécessité de la loi morale par l'intermédiaire de ces maximes car il a conscience qu'il y a en chacun des hommes un irréductible pervers. Si nous n'occultons pas cette réalité, que faire de ce potentiel enfant jouisseur qui gît en nous ? Il serait possible et indispensable, selon Dufour, de dialectiser les lois sadienne et kantienne qui sont, a priori du moins, incompatibles. L'auteur le démontrera par l'absurde en citant l'exemple suivant : si j'adopte face à autrui la loi sadienne (« *Considère l'autre comme un moyen pour réaliser tes fins* »), je devrais admettre que l'autre puisse adopter cette même loi à mon égard. Il est donc probable, si cet autre est plus fort que moi, que je sois instrumentalisé par lui et que je perde de fait ma liberté. J'ai donc tout intérêt à adopter la maxime

kantienne où je place l'autre comme une fin en lui-même, tout en espérant qu'il agira de la même manière à mon égard. Mais pour que ceci soit possible, il faut que cet autre puisse me voir comme quelqu'un qui assume véritablement son désir de le positionner en tant que fin et non de moyen. Nous percevons que cette façon d'agir est connotée par la maxime kantienne mais aussi par une sentence qui est d'essence sadienne étant donné qu'elle concerne mon désir propre qui, lui, repose sur mon égocentrisme (après avoir mis l'autre à la place de sujet et non d'objet, j'ai tout intérêt à souhaiter qu'il en fasse de même envers moi, sinon je risque d'être instrumentalisé, tué, bouffé par lui) ; choisir en première instance la maxime kantienne et compléter, dans un second temps, celle-ci par la maxime d'essence sadienne permettrait à cette dernière de rencontrer la limite de l'autre.

La perversion poussée à son paroxysme est préjudiciable à tous rapports humains véritables et donc à toutes sociétés viables. Le névrosé³⁸ semble néanmoins avoir oublié une chose essentielle : si un pervers à brider sommeille en lui, il peut se permettre de jouir de temps à autre et donc de considérer – pendant un instant du moins – autrui comme un objet, ce sans tomber dans le piège de la perversion structurelle, pour peu qu'il garde à l'esprit que cet autre est avant tout une fin avant d'être un moyen. Ceci est particulièrement marqué dans le rapport sexuel entre deux êtres ; c'est à cet endroit précis en effet que le pulsionnel se livre au grand jour. Nous désirons signifier que la jouissance sexuelle nous rappelle qu'il y a, au sein de la jouissance au sens large, quelque chose de l'ordre de la mort et qu'il est dangereux de s'en remettre exclusivement à elle. À

³⁸ Nous pourrions en réalité ajouter à notre groupe de structures psychiques celle de la dépression dont nous parlerons dans un prochain article ; le dépressif ordinaire, que nous avons omis de mentionner, se défend avec tant d'ardeur de la perversion qu'il en revient à déssexualiser – ce terme ne renvoie pas à l'idée d'une absence de rapport sexuel mais représente un mode à être bien plus large signifiant une mise hors tension de l'énergie libidinale du sujet (toute relation sociale, projet et lui-même), ce qui ne l'empêche pas d'agir ni de parler mais d'une manière préférentiellement opératoire. Là où un auteur comme Jean-Pierre Lebrun nous parle de la perversion ordinaire afin de qualifier le social contemporain, le sociologue Alain Ehrenberg fait quant à lui particulièrement référence à la dépressivité du monde moderne. Nous renvoyons à ce titre le lecteur à son ouvrage : *La fatigue d'être soi : dépression et société*.

l'instant où l'être jouit, il ne peut le faire qu'en se dérochant à lui-même (et parallèlement à l'autre) ; c'est au moment même où il pense rencontrer l'autre dans sa chair et dans son être que l'individu se fourvoie le plus distinctement car cet accès à la jouissance, à cette perte de soi, l'empêche inévitablement de le rejoindre³⁹.

Ceci nous éclaire encore un peu plus sur la nécessité de dialectiser la loi sadienne et la maxime kantienne ou, pour reprendre notre terminologie, les aspects pervers et névrotiques de notre personnalité : placer secondairement l'autre en tant qu'objet n'est pas délétère si nous sommes capables – ce qui semble être de moins en moins le cas dans la société actuelle – de le positionner en premier lieu comme sujet et d'en repasser par lui après ce moment de brève perdition (qui n'est pas nécessairement d'essence sexuelle). De même, si la perversion est toxique quand elle domine l'être et les rapports que les hommes tiennent entre eux, il semble que nous devons admettre qu'il existe un bon usage de celle-ci. C'est ce que Dufour nous rappelle quand il mentionne que la perversion renvoie – étymologiquement – à l'idée de renversement et au plaisir de regarder dans les brèches ; elle est donc intimement connotée à l'insoumission, au questionnement de la loi ainsi qu'au désir d'aller scruter là où le commun des mortels ne veut rien voir. Or, toute société a impérieusement besoin d'insoumis, de philosophes et d'individus qui s'(auto)décortiquent l'âme – il serait d'ailleurs heureux que ces derniers soient les plus nombreux possible.

En attendant cette joyeuse dialectique névrotico-perversive, la cité continue son inconscient projet de destruction des masses vivantes en donnant la priorité aux lois de la nature humaine. Elle privilégie à ce titre le mode de fonctionnement pulsionnel – en favorisant l'agir et le passage à l'acte – au détriment du recours au symbolique – ou tout ce qui constitue le fantasme, le langage et la pensée (non opératoire). Un tel type de société tendrait à nous faire croire qu'il serait possible de retourner à l'état de fusion primaire, dans

³⁹ Point de désir de pourfendre le romantisme du plus romantique des lecteurs dans nos propos. Disons que si les êtres confluent à un moment donné, c'est au sein de cet impossible lieu auquel ils se rapportent tous deux par l'illusion commune de pouvoir se rejoindre.

ce Réel où la limite entre le sujet et l'objet n'existe pas et où la jouissance enrobe l'âme.

L'humain a inventé la culture afin de se protéger de certaines dimensions de sa nature⁴⁰. Ce sont pourtant – triste ironie – les outils de la culture, intoxiqués il est vrai par les composantes perverses de l'homme, qui risquent de mener celui-ci à sa propre perte. Quand il réifie les ressources naturelles afin de favoriser la production de marchandises (croissancisme), quand il renverse tout principe transcendant afin de profiter comme il se doit de l'existence (libéralisme), quand il tend à maximiser d'une manière illimitée les profits et donc la jouissance (capitalisme), l'homme est en réalité animé, dans les soubassements de son être, par une pulsion particulière. C'est bien celle-ci qui lui permettra d'atteindre, avec l'acharnement destructif qui la caractérise, son but ultime ; le Nirvana ou le zéro absolu de tension tant recherché par l'organisme. Bref, le seul lieu où le manque est manquant : la mort. Combien de temps encore éros se laissera-t-il malmener de la sorte ? Seule une collectivité se soutenant lucidement de son manque pourra répondre à cette question.

Kenny Cadinu



⁴⁰ Nous ne prétendons pas débattre dans cet article du dualisme existant, ou non, entre les notions de culture et de nature. Nous préciserons néanmoins brièvement qu'il nous semble que la notion de nature humaine est d'une certaine manière faussée, tout être qui vient au monde étant happé par la culture à laquelle il appartient. Même la perversion, que nous avons tendance à rapprocher dans nos propos à quelque chose qui aurait à voir avec l'aspect le plus naturel de l'homme, est en elle-même influencée par la culture ; elle constitue en somme un aménagement culturel des instincts naturels de l'homme. Nous espérons néanmoins que le lecteur aura pu saisir et digérer à sa façon propre notre pensée tout au long de cet article.

Politique

Vous êtes indignés ? Et alors...?⁴¹

En cette année 2017, il devient évident, même pour M. et Mme Toulemonde, qu'il y a quelque chose de pourri dans le royaume de Belgique et dans l'empire d'Europe. Ce constat amène des réactions très différentes selon qu'on se contente de râler et de s'angoisser ou que l'on ose la révolte et l'action... Voyons comment les résistants traduisent cela dans leur langage plus fleuri que celui de la langue de bois ministérielle.



Deux discours divergents

Les *leaks* et *papers* s'accumulent et montrent que les riches ont mille manières de fuir la solidarité que permettent les impôts. Ce sont donc les 95% restants qui doivent payer de plus en plus pour que les services publics ne tombent pas tout à fait en faillite. « *Ne pas faire fuir les entreprises* » explique le ministre des Finances pour s'excuser de son immobilisme coupable face à la fraude fiscale. « *Pour les riches des c... en or, pour les pauvres des nouilles encore...* » scandent les travailleurs et chômeurs qui ont l'outrecuidance de se balader du Nord au Midi pour demander un peu de pitié sociale.

Les changements climatiques ne sont plus une menace pour le futur : les médias dominants qui ont pour mission de rassurer ne peuvent cacher tempêtes,

⁴¹ A l'origine, ce texte n'est pas destiné aux lecteurs de *L'Escargot déchaîné*, mais à ceux qui refusent d'accepter les efforts qu'imposent les limites de notre Planète.

typhons, ouragans, sécheresses et incendies de forêt. Les États jurent à la COP21 qu'ils vont agir et... font juste le contraire : nouvelles autoroutes, futurs aéroports, bétonisation de terres sans limites. « *Il faut créer de l'emploi* », pontifient les économistes au service du capital. « *Nous ne défendons pas la nature, nous sommes la nature qui se défend* », proclament les courageux qui pédalent 300 km jusqu'à Bonn pour inciter les puissants à respecter leur parole.

Dans le sud de la planète, des pays s'effondrent sous l'effet de guerres, de famines, d'exploiteurs économiques brutaux. Beaucoup fuient et une très faible partie d'entre eux arrivent chez nous et sont impitoyablement refoulés. « *On ne peut pas accueillir toute la misère du monde* », geignent les égoïstes. « *Pas de Calais à Bruxelles* », ose un secrétaire d'État à l'Asile et à la Migration qui organise le désordre.

« *Nous ne sommes pas dangereux, nous sommes en danger* », précisent à l'opposé les plus courageux d'entre les migrants qui sortent de l'ombre pour quémander une vie digne.



Le glyphosate est un poison qui tue animaux, végétaux et humains, disent les scientifiques honnêtes qu'écoute la majorité du Parlement européen. Les États, eux, ne parviennent pas à se décider à interdire le biocide : « *Il faut protéger la compétitivité de notre agriculture industrielle* », avance la Commission européenne. « *Nous ne défendons pas la nature, nous sommes la nature qui se défend* », affirment les activistes déguisés de l'Ensemble Zoologique de Libération de la Nature (EZNL) qui osent répandre des feuilles sur le siège de multinationales Monsanto, Syngenta, Bayer & Co qui font du lobbying pour perpétuer leurs bénéfices avec leurs produits de mort.

Tiens, ces méchants animaux et végétaux de l'EZNL sont poursuivis par une justice inflexible. Alors que tous les magistrats déplorent leur incapacité à travailler avec effectifs réduits et moyens ridicules, le ministre de la Justice leur affirme : « *Il n'y a plus de sous...* ». On apprend ainsi que les victimes de pensions alimentaires impayées ou d'escroqueries sans violences ne seront pas protégées par la justice par manque de moyens. Pourtant, les 9 prévenus pour dispersions de feuilles mortes méritent eux procès dispendieux et dizaines de policiers pour protéger le Palais de (in-)justice de ces inoffensifs mais spectaculaires militants. « *Police partout, justice nulle part...* ». Hurlent-ils donc à raison.

La servitude volontaire

Il n'y a de toute évidence pas que sur le plan social que notre pays devient dual. Les enquêtes sociologiques (Noir Jaune Blues) montrent que la confiance en nos institutions, en notre société s'effondre. Et pourtant, excepté les quelques actifs dont on a repris ci-dessus quelques slogans significatifs, la soumission semble majoritaire. On dit que trop de politiciens ne sont guère honnêtes mais on reprend les mêmes à la prochaine élection. On dit que l'on veut participer, donner son avis, mais les commissions de concertation ne voient que quelques citoyens qui méritent ce terme.

Il n'est certes pas possible à tous, parfois pris dans les ornières d'une vie difficile, de se mobiliser pour un « monde meilleur » mais on est parfois surpris de voir que, malgré une insatisfaction claire, la majorité de nos contemporains reste apathique. S'ils ne jugent pas utile d'être eux-mêmes créateurs de possibles, on peut quand même attendre d'eux qu'ils ne mettent pas de bâtons dans les roues de ceux qui ont décidé de se mettre en action et d'appliquer une sentence de Jean Rostand : « *Brise ta chaîne ou endure-la, ne tire pas dessus.* »

Alain Adriaens



La grève, cet ami du système capitaliste...⁴²

On entend souvent dans nos milieux que la grève est un moyen de défense des faibles contre le grand capitalisme. Mais est-ce vraiment le cas ?

Plantons le décor par une anecdote. Gare de Namur, un jeudi soir vers 22 heures, à la fin d'un conseil politique. Un mouvement de grève spontanée d'une partie des membres du personnel SNCB (comme on dit dans ce cas-là) est en train de bloquer les voies. Plus aucun train ne démarre jusqu'à nouvel ordre. Autour de nous, bon nombre de personnes, en particulier des étudiants, des personnes âgées seules (et quelques membres du mpOC) très désemparées et ne sachant pas comment réagir. C'est la nuit et chacun de se demander s'il sera ce soir-là dans son lit ou sous un pont dans un carton. Je pense que ce soir-là, peu de personnes autour de nous n'a compris les raisons de ce mouvement⁴³

Pas anti-grève...

D'emblée, il convient de préciser que je ne veux en rien souhaiter limiter le droit de grève. Ce moyen d'action doit être maintenu et autorisé. Il est et reste l'ultime moyen légal de défense et de pression contre une autorité, la plupart du temps, vis-à-vis de son patron dans un cadre professionnel⁴⁴.

... mais

La grève des transports en commun publics, en particulier la grève ferroviaire, présente plusieurs caractéristiques particulières.

Premièrement, elle touche peu le patron mais bien le client qui n'a pas d'alternative. Ainsi, le jour où votre employé-boulangier fait grève, son patron perd ses

clients, son chiffre d'affaires et son salaire personnel ; à l'opposé, les désagréments du client sont minimes : il lui suffit de se fournir chez un autre boulanger. Dans les transports publics, le chiffre d'affaires n'est que peu affecté, vu les paiements préalables par abonnement. Par contre, l'usager n'a que peu d'alternatives lorsqu'il n'a pas de voiture.

Deuxièmement, les grèves de type tournantes⁴⁵ sont un des moyens de grève favorisés de la SNCB. Ces grèves, par une perte limitée de salaire chez le gréviste – le gréviste ne faisant la grève qu'un jour sur les x jours de perturbation – permet de déranger l'usager pendant plusieurs jours. En effet, les trains sont, pour la plupart inter-provinciaux. Similairement, transposons ce type de grève à nos boulangers. La grève d'une chaîne de boulangerie par province ne touchera le client que lorsqu'elle se fera chez lui. Bref, la grève tournante touche à nouveau l'usager et moins le patron.

Troisièmement, les grèves du secteur public peuvent être faites sans qu'une majorité des employés soient solidaires de cette grève. Ainsi, il est impossible de faire circuler les trains du point de vue de la sécurité si certaines cabines particulières de signalisation sont en grève. Une grève d'une minorité de travailleurs permet donc de bloquer l'ensemble des trains. Notons au passage que, lors du bilan d'une grève, les syndicats des transports publics se félicitent qu'un pourcentage important d'employés ne s'est pas présenté au travail. Ils n'indiquent pas le pourcentage de leurs affiliés ayant pris part à la grève. Combien sont les employés de la SNCB, qui comme l'usager habituel, n'ont pas pu se présenter au travail à cause de la grève de leurs collègues ? De nouveau, prenons l'analogie. Notre employé-boulangier ayant comme tâche de pétrir ne pourra pas être empêché de se présenter au boulot si l'employé-vendeur fait grève⁴⁶. Il est donc extrêmement facile de mettre en œuvre

⁴² Article publié dans un numéro précédent de *L'Escargot Déchainé*.

⁴³ Pour l'anecdote, ce soir-là, les trains ont redémarré avec une heure de retard. Je suis arrivé à destination. Par contre, les gens autour de nous qui devaient attraper une correspondance de tram à Bruxelles n'ont sûrement pas eu cette chance...

⁴⁴ Notons au passage l'aberration du principe de la grève préventive qui doit montrer avant négociation que les employés sont déterminés et qui sort totalement du principe de dernier moyen de pression.

⁴⁵ Par exemple, les grèves étalées sur plusieurs jours dans lesquelles les employés de chaque province font grève chacun à leur tour.

⁴⁶

<http://www.lesoir.be/92198/article/actualite/belgique/2012-10-03/gr%C3%A8ve-sncb-%C2%AB-au-nord-comme-au-sud-tout-est-%C3%A0-1%E2%80%99arr%C3%AAt-%C2%BB> : [...] environ 85% du total du personnel de la SNCB ne s'est pas présenté au travail mercredi. Le mouvement de grève est une "réussite totale", a constaté Michel Abdissi, secrétaire général du syndicat CGSP-Cheminots. »]

une grève dans le secteur public sans avoir besoin d'une solidarité entre l'ensemble des fonctionnaires.

Bref, la grève dans les transports publics, en particulier à la SNCB, est l'œuvre d'une minorité, ayant des conséquences pour la majorité, tant pour les usagers mais également pour les collègues des grévistes. Elle vise également beaucoup plus l'usager que l'employeur, a fortiori lors des mouvements de grève tournante.

Conséquence sociétale

Derrière ces conséquences très immédiates, les grèves du secteur des transports publics induisent également des conséquences sociétales sur le long terme. Celles-ci sont plus dommageables dans le cadre d'une société décroissante.

Tout d'abord, ces grèves des transports publics perpétuent et favorisent le slogan bien connu « *Ma voiture, ma liberté* », slogan à l'opposé de nos idées. Ainsi, chez les étudiants usagers du train, le message est bien entré dans les têtes qu'il ne faut prendre les transports publics que jusqu'à ce que, via le diplôme, un emploi rémunéré permette de se payer la voiture.

Ensuite, cette non-fiabilité des transports publics accentue les besoins de transport individuel. Toute personne qui a déjà recherché un emploi a pu noter l'indication « motorisé » sur une offre d'emploi qui permet à l'employeur de se prémunir contre la dizaine de jours de grève annuels.

La grève fait donc partie du système capitaliste

La grève est donc l'amie du capitalisme. Elle perpétue la compétition entre individus (chacun devant se trouver un moyen de transport indépendant, par exemple en faisant tout pour acquérir une voiture). Elle favorise les contraintes intenable (de par la pression mise sur les usagers des transports en commun devant rattraper les tâches non réalisées). Elle perpétue la césure entre les classes sociales, entre les ouvriers et les cadres moyens se détachant d'une solidarité pourtant sûrement nécessaire en ces temps d'un modèle capitaliste à abandonner.

L'objection de croissance, j'en suis intimement persuadé, ne fera évoluer la société que par la persuasion de tous par des arguments et aucunement

par la force. Un individu convaincu transforme notre société plus qu'un individu contraint.

Si nous voulons passer à une société post-capitaliste solidaire où chacun à sa place, le faible doit être au centre de nos préoccupations. Et il convient de se poser la question de savoir si le faible est bien le gréviste de la société de transport en commun.

François Lapy



Démocratie et liberté

Démocratie et liberté sont deux concepts fabriqués par l'être humain, mais ils sont distincts parce qu'on peut associer à la démocratie des dispositifs juridiques alors que le concept de liberté se prête à de nombreuses interprétations.

Pour la démocratie, on peut vérifier si certains principes de base (séparation des pouvoirs, par exemple) sont prévus par les textes ; au terme d'une telle analyse, on ne peut pas dire qu'il y a effectivement démocratie sur le terrain, mais seulement que la constitution examinée respecte certains principes de la démocratie.

C'est le cas dans l'Union européenne, où les constitutions des 27 pays respectent probablement les principes de base de la démocratie, mais où la plupart des décisions sont prises par une organisation supra-étatique non démocratique, à savoir la Commission européenne et pour les décisions monétaires, la Banque centrale européenne.

En fait, dans l'Union européenne, on vit depuis quelques années dans un système bureaucratique/technocratique (la Commission) et non plus dans un système démocratique; mais cela

prend du temps à être compris par les gens. Quand Athènes a été occupée par les Macédoniens, les institutions « démocratiques » ont continué à fonctionner à vide pendant un demi-siècle.

Les adversaires de la démocratie font en général valoir que se baser sur l'équivalence entre les personnes (une voix vaut une voix) est contraire à l'expérience immédiate, à savoir que certaines personnes apportent plus à la société que d'autres, soit parce qu'elles voient plus clair (les philosophes de la République de Platon), soit parce qu'elles connaissent mieux les matières (technocratie, bureaucratie), soit parce qu'elles sont de meilleure naissance (aristocratie), soit parce qu'elles sont plus riches (ploutocratie), etc.

Le fait d'associer la liberté à la démocratie vient de ce qu'au départ (1789), on a associé le régime « démocratique » au rejet des privilèges de la noblesse et du clergé (« *À bas la tyrannie!* »), mais quand on associe liberté et démocratie aujourd'hui, on a oublié cette origine. Et comme d'habitude, quand l'être humain oublie, il idéalise. Nos idées proviennent en général de situations bien concrètes et en établissant leur genèse, nous serions parfois bien étonnés.

Personnellement, je pense que le concept de liberté est un leurre étant donné tout ce qui nous conditionne (enfance, éducation, culture, médias, etc.) et les contraintes dans lesquelles nous vivons (à commencer par la démocratie!), mais c'est un leurre agréable pour pouvoir se donner une certaine contenance (le sempiternel « *Je veux* » tant illusoire) et aussi pouvoir se plaindre du manque de « libertés » et conspuer ceux qui, paraît-il, nous briment. Aïe aïe aïe, le culte des « martyrs » est de retour!

Francis Gielen



Écologie

Militance ou bonne conscience ?

« Mais enfin, Marie-Eve, tu es en train de diviser la résistance au capitalisme, tu ne te rends pas compte, pendant que tu dis qu'il faut mettre les formes avec les gens, la planète crève, les gens crèvent et tu nous tapes dessus avec ta pique alors que la forteresse en face rigole »

Ben sauf que je refuse de continuer à attaquer la forteresse avec une pique. Pour la simple et bonne raison que ça ne marche pas et que ça blesse des gens, et sûrement pas les bonnes personnes.

Tout d'abord, je suis bien désolée de le dire, mais militer comme des malades ne sauvera pas un seul ours polaire, ne fera pas redescendre la température du globe, n'enrayera pas le réchauffement climatique, ni la montée du fascisme et, même si nous devons, je crois, moralement faire notre part, cette part peut rester de l'ordre du raisonnable. Si vous faiblissez un moment, que vous vous mettez au repos, ça ne changera rien. Il fut un temps où je consacrais tout le temps laissé libre par ma famille à la militance. Résultat, deux ans de dépression sur troubles obsessionnels. À qui ai-je rendu service ? Ni à moi, ni aux miens, ni aux ours polaires. Renouer avec mon amour de l'art, la culture, mon métier de guide, me former en peinture, tout cela me rend profondément heureuse. Il se trouve que parfois, je prends la voiture ou je vais au supermarché mais surtout, j'ai arrêté d'être contre-productive. J'ai arrêté de me détruire. J'ai arrêté de culpabiliser les autres. Chaque jour, je fais de mon mieux. Aujourd'hui, j'ai 39° de fièvre. Mon mieux est très petit et je ne suis pas allée chercher mes enfants en train ce midi, mais en voiture. Le peu d'énergie qui me restait, j'ai jugé plus utile de le consacrer aux bricolages de Noël à l'école, pour soutenir l'école mais aussi pour les enfants qui se réjouissaient de ce moment avec moi. Puis je suis allée me mettre au lit et j'ai donné un goûter industriel à mes enfants. Demain, si je suis mieux, je ferai une brioche ou une salade de fruits et j'irai les chercher en train, mais à chaque jour son mieux. Je n'ai pas fait mourir un ours polaire en plus. Il faut sortir du fantasme de toute puissance, nous n'avons

plus 2 ans, il n'y aura pas de grands soirs ni de lendemains qui chantent.

Ensuite, changer le monde c'est bien beau, mais quand déciderez-vous avoir obtenu des résultats ? Quand vous partagez une affiche qui dit que les mères empoisonnent exprès leurs enfants en les véhiculant en voiture, comment mesurez-vous l'efficacité du panneau ? Parce que militer efficacement, ça ne revient pas à se donner bonne conscience ou à dire « *Je suis un bon père, une bonne mère, car je ne véhicule pas mes enfants en voiture* » ou « *Je suis une bonne féministe, d'ailleurs les hommes, j'en n'ai pas besoin, il faudrait tous leur couper le zizi* » (pourtant tout ça, j'ai déjà entendu). Militer efficacement revient à mesurer son action. Est-ce que j'organise un bus scolaire pour l'école de mes gamins ? Un covoiturage ? Est-ce que je fais une saint-Nicolas alternative avec l'institutrice ? Ou des bricolages de Noël à l'école avec des matériaux recyclés ? Je loge un sans-papier, je fais des lessives ? Je participe à la création d'une monnaie locale ? Voilà qui est efficace, qui est mesurable. Avant, un pauvre mec dort dehors, après il a chaud. On ne change pas le monde, on change des petites choses.

Troisièmement, il y a la question du kairos, du moment juste. Quand on s'époumone tout seul, il y a toujours un problème. Il y a un mouvement de fond qui ne se fait pas. Avez-vous senti le kairos avec #meeto ? Il n'y avait plus à lutter, toutes les femmes ont suivi et maintenant, il y a des changements profonds dans l'attitude des gens. Même dans le train, je vois des messieurs changer de comportement. L'autre jour dans le métro, j'ai vu un très jeune homme s'interposer entre un harceleur et sa victime. Et pourtant avons-nous milité comme des malades ? Non. La préparation du terrain, avant, a été plus discrète, elle a été la mise en place d'un terrain culturel, théorique, pratique, associatif. Il y aura un kairos pour l'environnement, il y a maintenant un kairos pour les réfugiés.

Enfin, il y a des gens. Bien entendu, il existe des pervers narcissiques et autres personnes toxiques mais constatons tout de même que la majeure partie des gens font ce qu'ils peuvent. Parfois ils font le bien, parfois le mal et ils en sont désolés. Si vous débarquez dans la vie d'une personne en lui disant « *Tu fais tout mal enfin, il faut tout changer* », « *Quoi ? tu as une télééééé ?* », « *Comment ? tu manges pas bioooooooooo ?* » ou

« *Je ne comprends pas pourquoi tu as une voiture, c'est tellement simple de prendre le vélo puis le bus puis le train, moi je le fais* » quand ta situation familiale n'est pas du tout la même et ta situation professionnelle ou ton lieu de travail non plus. Il y a une grande violence à agir ainsi. C'est oublier que les gens sont pris dans un système, dans une situation qu'ils n'ont pas créée eux-mêmes. Ils font avec et ils essayent de faire au mieux. L'autre est ton égal. Tu n'as pas à être plus sûr d'avoir raison que lui. Si tu estimes que l'autre a forcément tort et toi forcément raison, c'est quoi la différence entre toi et le mec de la manif pour tous, contre les homosexuels et les étrangers ?

Alors, c'est me faire un faux procès de me dire que j'attaque mes compagnons d'infortune avec une pique. Justement, je vous dis que les piques ne sont pas une bonne solution car nous nous blessons avec pour le moment. Il vaut mieux les ranger. Un jour, nous devons peut-être nous battre, c'est possible bien que je doute que la place d'une mère de famille soit sur les barricades, mais n'oublions tout de même pas que la force est de l'autre côté le plus souvent. Il n'y aura pas de grand soir et de lendemains qui chantent. On ne peut pas éviter l'effondrement de notre civilisation. Nous devons faire le deuil de notre monde et faire des choses qui ont du sens.

Courage à tous.

Marie-Eve Tries



Le coin lecture

Les Utopies réalistes de l'étrange Rutger Bregman⁴⁷

La lecture du dernier ouvrage de l'écrivain néerlandais Rutger Bregman, *Utopies réalistes*⁴⁸, nous propose des réflexions parfois fort surprenantes. Cet historien, beau gosse de 29 ans, qui se dit libertarien et admire Friedrich Hayek et Milton Friedman n'a, à première vue, pas grand-chose pour plaire à des écologistes et autres progressistes. Il approche la politique et l'avenir de nos sociétés d'une manière décalée qui n'est pas sans rappeler celle de Yuval Noah Harari dans son célèbre *Sapiens. Une brève histoire de l'humanité*⁴⁹. Essayons donc de quand même suivre Rutger Bergman dans l'approche originale qu'il utilise pour dépeindre notre société.

Utopies réalistes est déjà le quatrième livre de Rutger Bregman. Cet ouvrage d'une vedette médiatique aux Pays-Bas a été traduit en 17 langues, publié dans 23 pays et est un *best-seller* non seulement Outre-Moerdijck mais aussi en Grande-Bretagne. Bregman a été interviewé par bien des médias européens, états-uniens et tout récemment par *Trends-Tendance* en Belgique. Son précédent livre sur l'histoire du progrès⁵⁰ a reçu en 2013 le prix Liberales de la droite flamande. Logique puisqu'il déclare dans une interview : « *La gauche n'est capable que de se positionner contre quelque chose : contre l'austérité, contre l'homophobie, contre l'establishment, contre tout* ». Cette coqueluche des bien-pensants n'est, à première vue, guère sympathique mais puisqu'il avance des propositions concrètes fort alléchantes⁵¹, résolvons-

nous à analyser les utopies libertariennes de ce brillant jeune homme.

« *Tout va très bien, Madame la Marquise* » ?

Ça commence comme on pouvait s'y attendre. Puisqu'il parle de l'utopie, il évoque Thomas More et son Utopia. Il évoque ce que pouvait être « *l'utopie médiévale* », vers l'an 1300, une époque où selon lui « *tout le monde, partout, était pauvre, affamé, sale, effrayé, bête, laid et malade* ». Reprenant des chiffres de revenu annuel moyen, il conclut qu'en Italie, par exemple, 600 ans plus tard, le paysan italien de 1870 vivait dans le même triste état. Rien ne s'était amélioré. Par contre, aujourd'hui, l'Italien moyen est 15 fois plus riche et vit dans un pays qui ressemble au pays de Cocagne et correspond tout à fait au rêve du paradis sur terre que pouvaient avoir ses ancêtres. En quelques pages, Bregman décrit les progrès de la médecine et leur impact sur la santé et la durée de vie, le confort dont disposent la quasi-totalité des habitants des pays développés... Dans ce monde d'abondance matérielle rendu possible par le capitalisme, l'industrie, les technologies, tout irait donc pour le mieux. Serait-ce la fin de l'Histoire comme le prévoyait Francis Fukuyama après la chute des pays marxisants... Oui, mais... très vite Bregman insinue de gros bémols : « *L'industrie publicitaire nous incite à dépenser de l'argent que nous n'avons pas en objets dont nous n'avons que faire pour impressionner des gens que nous ne supportons pas. Puis nous irons pleurer sur l'épaule de notre thérapeute* ». Notre libertarien n'aime pas les geeks, leurs apps et leurs gadgets ; il relaie les mots d'un génie des maths : « *Les meilleurs esprits de ma génération réfléchissent au moyen d'inciter les gens à cliquer sur des publicités* ». Il y aurait donc urgence à vouloir mieux que ce que nous offre le système actuel. Puisque « *nous avons encore des idéaux, même si nous les avons enterrés* », il importe de lancer de nouvelles utopies. C'est ce qui fait que tout au long du bouquin on trouve des citations vantant la nécessité de l'utopie, dont la très belle d'Oscar Wilde : « *Une carte du monde qui ne comprendrait pas l'Utopie ne serait même pas digne d'être regardée, car elle laisserait de côté le seul pays où l'Humanité vient d'accoster. Et après y avoir accosté, elle regarde autour d'elle et, ayant aperçu un pays meilleur, reprend la mer. Le progrès est la réalisation des Utopies* ».

⁴⁷ Ce texte est déjà paru sur le site d'Etopia : <http://www.etopia.be/spip.php?article3243>.

⁴⁸ Rutger Bregman, *Utopies réalistes*, éd. Du Seuil, 256 pp., 2017, 20€.

⁴⁹ Analyse d'Etopia : Alain Adriaens, *Sapiens, une histoire écologique de l'humanité*, <http://www.etopia.be/spip.php?article3197>

⁵⁰ Rutger Bregman, *De geschiedenis van de vooruitgang*, éditions De Bezige Bij, 2013

⁵¹ En couverture de son livre : « *En finir avec la pauvreté* », « *Un monde sans frontières* », « *La semaine de travail de 15 heures* » ;

Mettre fin au scandale de la pauvreté

Un objectif qui semble être partagé par tous est de mettre fin à la pauvreté, que l'on soit de gauche, de droite ou ni-ni (comme cela semble à la mode ces temps-ci). Bergman consacre trois longs chapitres à cette problématique. Et même si le premier s'intitule « Pourquoi il faut donner de l'argent à chacun », il ne prône pas d'emblée un revenu inconditionnel d'existence ou quelque formule d'allocation universelle. Non, il décrit des expériences qui de-ci de-là, par le monde, ont permis à des démunis de sortir de leurs graves difficultés. Ce qui est intéressant avec un auteur qui n'est pas francophone, c'est qu'il apporte des exemples, des références autres que celles que l'on a l'habitude de lire sous la plume de nos défenseurs de l'aide sans contraintes bureaucratiques. Et toujours, on découvre que les plus grands succès arrivent quand on fait confiance aux gens, qu'on leur donne des moyens sans conditions et qu'on les laisse libres d'agir sans contrôles ni mesures directives. Logique pour un libertarien, me direz-vous... De fait, il considère que « *le système d'aide sociale s'est dégradé en un monstre pervers de contrôle et d'humiliation* ». Cette critique de l'État-providence ne s'attaque pourtant pas seulement à la gauche qui le défend habituellement mais il y voit « *... un pacte grotesque entre la gauche et la droite. La droite politique craint que les gens ne cessent de travailler [si on leur donne les moyens de vivre décemment sans devoir travailler] et la gauche ne leur fait pas confiance pour faire leurs propres choix* ». Dénonçant une logique de honte, de soupçon et de culpabilisation, il s'oriente donc vers quelque chose qui ressemble à un RIE. Bien sûr, direz-vous, c'est une version libérale, du genre de celle de notre inénarrable Georges-Louis Bouchez qui la voit comme un substitut à toute la sécurité sociale et un moyen d'éliminer définitivement ces empêcheurs de gouverner en rond que sont les syndicats. Mais non... pour lui, le RIE est le complément nécessaire à la sécurité sociale qu'il faut maintenir, un progrès nécessaire pour compléter la protection des plus faibles. On croirait lire du Van Parijs ou du Defeyt, mais les arguments (et surtout les petites histoires) longuement développées ne sont pas ceux qu'on connaît. Les expériences passées (Alaska, Canada, États-Unis sous Nixon...) sont communes mais avec un éclairage où le souci principal n'est pas celui de justice mais d'efficacité globale de la société.

Cela ne l'empêche pas de reprendre les arguments de Wilkinson et Pickett⁵², de citer Latouche et David Graeber⁵³. Là, on commence à se demander quel est véritablement le positionnement idéologique de ce Bregman.

Haro sur la sacralisation du travail

Après un bref chapitre (« De nouveaux chiffres pour une nouvelle ère ») sur la débilite de l'indicateur fétiche des économistes classiques qu'est le PIB (variations sur le thème développé par Robert Kennedy : « *Le produit national brut [...] mesure tout [...] sauf ce qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue* »), notre polémiste se lance dans la défense de « *la semaine de travail de 15 heures* ». Enfoncés donc la FGTB et les objecteurs de croissance... Le natif de Zélande montre ici son habileté à jongler avec les notions de productivité, fait appel aux grands penseurs de l'économie politique, Mills, Russel, Keynes mais aussi (le jeune) Marx. Raisonnements imparables qui lui font considérer que l'on peut se poser la question « *Y a-t-il quelque chose que le fait de travailler moins ne résout pas ?* » depuis les stress et le burn-out jusqu'à l'émancipation des femmes en passant par le changement climatique et les inégalités. On retrouve dans ce chapitre bien des raisonnements et exemples communs à ceux trouvés dans le dossier « travail » de la coopérative d'édition *POUR écrire la liberté*⁵⁴. Au-delà des brillantes démonstrations et argumentaires économiques, Bergman a l'art d'émailler ses propos d'anecdotes convaincantes et de citations succulentes : « *Le travail est le refuge de gens qui n'ont rien d'autre à faire dans la vie* », Oscar Wilde ou « *L'objectif de l'avenir est le chômage complet, pour que nous puissions faire ce qu'il nous plaît* », Arthur C. Clarck).

Tant qu'il en est à dénoncer la croyance que travailler beaucoup est encore nécessaire, il démontre que « *de plus en plus de gens peuvent gagner de l'argent sans*

⁵² Richard Wilkinson, Kate Pickett, préface de Pascal Canfin, *Pourquoi l'égalité est meilleure pour tous*, Les Petits matins, 2013,

⁵³ « Le phénomène des boulots à la con », <http://enuncombatdouteux.blogspot.be/2013/08/sur-le-phenomene-des-boulots-la-con.html>

⁵⁴ « Réinventer notre rapport au travail. Dans quelle société voulons-nous vivre ? » *POUR* n°2, juin-juillet 2017 <https://www.pour.press/boutique/journal-n2/>

contribuer à rien qui ait une valeur tangible pour la société ». Il s'attaque durement à tous ceux qui ne créent aucune richesse véritable mais se contentent de déplacer la richesse ou de la détruire. Au contraire des éboueurs, des enseignants, du personnel médical ou des policiers, l'auteur n'apprécie guère le brassage de vent des publicitaires, des avocats d'affaires, des lobbyistes, et, évidemment, des financiers puisque le chapitre se nomme « Pourquoi il n'est pas payant d'être banquier ». À l'exact opposé de l'effrayante Ayn Rand qui romançait qu'une grève des puissants mettrait le monde à genoux⁵⁵, il montre que l'Irlande a très facilement supporté 6 mois de grève dans le secteur bancaire alors que 6 jours de grève ont mis la ville de New York au pas et ont conduit à ce que les éboueurs locaux soient très bien rémunérés (70.000\$/an).

Comme d'autres, Bregman montre aussi que les technologies numériques et de l'intelligence artificielle vont très probablement réduire le nombre d'emplois nécessaires. Un bien ? Un mal ? Tout dépendra de qui en profitera : les travailleurs qui pourraient réduire leur temps d'emploi ou les possesseurs de machines qui pourraient encore accroître leurs profits. Le chapitre est titré « La course contre la machine », ce qui évoque le livre d'Erik Brynjolfsson et Andrew McAfee, *Race against the machine*⁵⁶ qui montre que la numérisation, sans changement sociétal profond, augmentera inéluctablement les inégalités.

No border !

Le dernier domaine abordé dans *Utopies réalistes* est celui des relations Nord-Sud et des migrations. Dans le chapitre « Par-delà les portes du pays d'abondance », on retrouve des petites histoires, des récits historiques et des expérimentations concrètes qui montrent que la pensée dominante est erronée. Puisque l'OCDE mesure que « les pays pauvres perdent trois fois plus en évasions fiscales que ce qu'ils reçoivent en aides étrangères » Bregman juge que « des mesures contre les paradis fiscaux pourraient être beaucoup plus bénéfiques que les programmes d'aide les mieux intentionnés ». Il va plus loin et estime qu'« à cause des frontières, des

milliards de gens sont obligés de vendre leur travail pour une fraction du prix qu'ils en obtiendraient en pays d'abondance ». À rebours de la tendance xénophobe qui fait que « les trois quarts des murs et des barrières frontalières ont été érigés après l'an 2000 », il conclut qu'il faut en finir avec la logique de forteresse assiégée qui est celle du passé : « tout comme jadis quand les pauvres frappaient aux portes des remparts des cités ». En utilisant des logiques plus utilitaristes qu'éthiques, en montrant que la fermeture est inefficace tout en coûtant cher, en montrant que des frontières ouvertes incitent les migrants à rentrer chez eux, en insistant sur le fait que de voir arriver des hommes et des femmes jeunes, qui n'ont rien coûté à éduquer et à élever, prêts à travailler dur, est un avantage pour l'économie des pays développés (argument néolibéral par excellence), l'auteur rejoint le point de vue des progressistes ouverts et généreux.

Comment être convaincant ?

Les dernières pages du livre confirment ce qu'un lecteur attentif pouvait deviner. Tout en se présentant comme « ni de gauche ni de droite » (c'est ce qu'il dit dans ses interviews), Bregman donne une leçon d'efficacité convictionnelle. Au lieu de prendre les gens qui pensent « mal » à rebrousse-poil, il part de leurs a priori, accepte leur point de vue et présente alors des arguments qui les déstabilisent. Évitant les discours culpabilisants ou mus par une indignation qui n'est souvent pas partagée par la majorité bercée par les mantras de la pensée dominante, il joue une petite musique séduisante. Il sait qu'« une vision du monde [...] est une forteresse qu'on défend bec et ongles, par tous les moyens, jusqu'à ce que la pression devienne si forte que les murs finissent par céder. » Il sait que « la pression du groupe peut même nous conduire à ignorer ce que nous voyons de nos propres yeux ». Il est conscient que « quand nous glissons notre bulletin dans l'urne, ce n'est pas tant pour nous-mêmes que nous le faisons que pour le groupe auquel nous voulons appartenir ». Puisque « dans la mesure où ils veulent être réélus, les politiciens ne peuvent se permettre d'adopter des points de vue qui soient perçus comme trop extrêmes », ils font en sorte que « leurs idées restent dans les marges de ce qui est acceptable ». C'est ce qui a été défini comme « la fenêtre d'Overton »⁵⁷ et

⁵⁵ Ayn Rand, *La Grève (Atlas Shrugged)*, Les Belles Lettres, [1957], 2013.

⁵⁶ https://en.wikipedia.org/wiki/Race_Against_the_Machine

⁵⁷ Concept introduit par le politologue états-unien Joseph Overton qui fait que « la viabilité politique d'une idée dépend principalement du fait qu'elle se situe dans la fenêtre, plutôt

Le dictionnaire Novlangue⁵⁹

qui explique que les politiques (avec p minuscule) ne font plus guère de Politique. Bergman admire donc Hayek et Friedman non pour leurs idées mais parce ce qu'ils ont ramé à contre-courant avec détermination pendant des années avant d'imposer leur doctrine néolibérale à un monde auparavant dominé par la pensée de gauche.

Celui qui fut proche du Socialistische Partij hollandais dit donc aujourd'hui: « *Le plus grand problème des socialistes perdants (la gauche sociale-démocrate de toute l'Europe – ndlr), ce n'est pas qu'ils ont tort. C'est qu'ils sont ennuyeux comme un bouton de porte. Ils n'ont pas d'histoire à raconter, ni même de langue pour la raconter* ». Il prône donc un « *récit d'espoir et de progrès* »⁵⁸ à l'opposé de celui « *capable seulement d'enthousiasmer une poignée de branchés qui s'éclatent en philosophant sur le post-capitalisme après avoir absorbé quelque ouvrage interminable* ».

Loin du « *bouclier percé de la social-démocratie* » (George Montbiot dans The Guardian), Bregman n'adopte pas le ton des déclinistes et autres collapsologues (même s'il défend les mêmes propositions que ces derniers) mais tente de redonner espoir et perspectives à ceux qui croient encore en un progrès autre que celui des hyper-technologies : « *J'ai rencontré d'innombrables lecteurs qui me disent que tout en croyant absolument aux idées exprimées dans ce livre, ils voient le monde comme un endroit où règnent l'avidité et la corruption. Ma réponse est : éteignez la télévision, regardez autour de vous et organisez-vous. Chez la plupart des gens, le cœur est vraiment au bon endroit* ».

Alain Adriaens



Citoyen : mot trompeur qui ne sert pas à qualifier un sujet qui participe effectivement à l'élaboration des lois de sa cité mais désignant un individu se soumettant docilement à la vague. Exemple : trier ses déchets ou consommer bio est un comportement citoyen ; remettre en cause l'idéologie du capitalisme pas.

Développement durable : oxymore qui n'est pas perçu comme tel mais syntagme entendu comme la possibilité de détruire les écosystèmes plus durablement, plus longtemps.



que des préférences individuelles des politiciens », https://fr.wikipedia.org/wiki/Fen%C3%AAtre_d%27Overton

⁵⁸ Voir comment il défend ses idées sur la scène des TEDx talks : <https://www.youtube.com/watch?v=ydKcaIE6O1k> ou dans l'émission « C à vous » <https://www.youtube.com/watch?v=M00VwjqDRA>

⁵⁹ Langage réduisant le nombre ou changeant la définition des mots afin de détruire la pensée et de dénaturer la réalité. Ou, dit en langage novlanguien : diminution ou changement de définitions des mots de la langue afin, non pas de rigidifier les conversations, mais de les simplifier.

Discrimination : non pas la nécessaire action de distinguer deux groupes ou deux individus entre eux mais mot utilisé péjorativement afin de délégitimer la distinction entre deux groupes ou deux individus entre eux.

Égalité : confondu avec le terme de différence, ce mot renvoie bien souvent à une parité statistique.

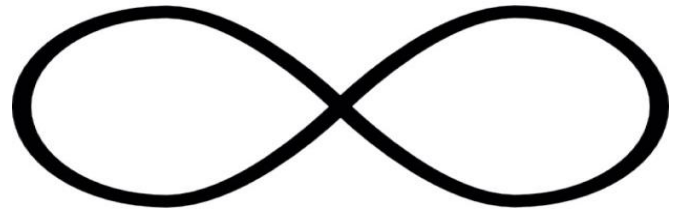


Frontière : mot tabou qui fait obstacle au libre commerce.

Interdire : il est interdit de prononcer ce mot.



Limite : à l'instar du mot frontière, terme devenu tabou sauf quand il s'agit de l'employer afin d'exhorter au dépassement de l'impossible.



Liberté : mot dont la signification est réduite à une libéralisation et à la seule expression des pulsions des hommes afin d'accéder au Divin marché.

Mort : mot tabou sauf quand il s'agit de la constater éperdument par l'intermédiaire de la télévision et autres médias.



Symptômes : déficits à éradiquer et non pas signes résultant d'un conflit à comprendre.



Histoire d'une dystopie

Axel(le) au pays des phobiques de la pensée (partie 3/5)

C'est avec une célérité pourfendant l'espace qu'Axel(le) arrive sur son lieu d'émancipation. — travail(le) dans le milieu de la psychiatrie et y est intervenant(e). Le domaine de la santé mentale s'est prodigieusement développé depuis les anciens temps et l'odieuse percée de la psychothérapie institutionnelle⁶⁰. À cette époque ténébreuse, les individus, même les plus fous d'entre eux, étaient considérés dans leur singularité ainsi que dans leur subjectivité propre. Un large groupe d'hommes les percevait en effet comme des êtres doués de parole et donc d'une pensée dont il fallait prendre le temps mais aussi la peine d'écouter. C'est le philosophe Michel Onfray, un des derniers grands penseurs des temps modernes qui, surfant sur la vague technoscientifique balbutiante de son époque, aura, de sa sublime lanterne, ouvert une brèche dans le démon. Suite à l'écriture de son pamphlet *Le crépuscule d'une idole*, le monde entier s'était rendu compte que Sigmund Freud – impudent inventeur de ce procédé d'exploration animique que fut la psychanalyse – s'avérait être un cocaïnomane attesté et un misogyne sans scrupule. Ceci sonna le glas de la discipline et

⁶⁰ Courant psychothérapeutique freudo-marxiste né dans les années 1940 en réaction au secteur psychiatrique de l'époque considéré comme aliénant pour les patients (critique de l'asile au sens large). Partant du principe que l'institution psychiatrique est potentiellement toxique pour les sujets, la psychothérapie institutionnelle s'est autorisée à fonder ses bases sur plusieurs principes : analyse des dynamiques institutionnelles et réorganisation du cadre thérapeutique favorisant les rencontres entre soignants et soignés (humanisation); reconsidération des patients comme étant au centre du processus de soin (responsabilisation) ; libre circulation de ceux-ci au sein de l'établissement (autonomie) ; l'importance du transfert diffracté et du contre-transfert dans la prise en charge des patients. « *La psychothérapie institutionnelle est une pratique psychiatrique qui recherche avant tout, pour le préserver, le côté humain de la relation. Impliquant le sujet dans une vie collective active et ordonnée, elle le met ainsi, bien qu'il soit malade mental, au centre de sa guérison* », Pierre Delion.

amorça la fin de tout questionnement et de toute tentative d'investigation des parties intimes de l'âme, facilitant dès lors la lente agonie des aspects singuliers et subjectifs de l'être. « *Quels sombres temps* », pensa Axel(le) avec désagrément qui, dès le processus de remémoration enclenché dans son cerveau, ressenti(e), par l'intermédiaire de quelques frissons se baladant le long de sa colonne dorsale, les marques indélébiles que cette sordide époque avait laissées dans ce qui reste de son esprit. Aujourd'hui, la psychothérapie ainsi que l'ensemble des disciplines de soins s'étaient appuyées sur des fondements bien moins perfides ; toute démarche thérapeutique sincère est standardisée et mise entre les mains du calcul savant de l'objectivation scientiste. Que cela soit en médecine ou en psychothérapie – les deux disciplines tendent à se confondre afin de favoriser, cela va sans dire, le bien-être du client⁶¹ –, le thérapeute⁶² recueille, grâce aux tests de personnalité dépersonnalisants réalisés par l'intermédiaire d'un questionnaire hautement élaboré, une somme considérable de données quantitatives lui indiquant le plus ou moins mauvais degré de fonctionnement de l'appareil neuronal du plaignant. Le guérisseur accumule dès lors, grâce à cet astucieux procédé, un ensemble d'informations objectives lui permettant d'accoucher d'un diagnostic infaillible. Une fois celui-ci concrétisé, le gémissant est redirigé vers le protocole de soin approprié et conçu pour la guérison. Bien malheureusement, il existe encore des cas quelque peu rétifs⁶³ qui ne se trouvent guère enchantés à l'idée de se voir transformer de la sorte en objet qui pourra satisfaire la mal-pensée ambiante. Qu'importe ! Les entêtés seront éconduits dans des lieux clos aux noms ronflants de pièce de

⁶¹ Étant donné la logique économique dominante dans « Tout! », les individus bénéficiant de soins de santé ne sont plus appelés patients (d'ailleurs ce nom ne leur va pas, car patients ils ne le sont pas), mais clients.

⁶² Oui, il existe encore quelques experts dans « Tout! » ! Les thérapeutes en font partie mais tendraient, eux aussi, à disparaître. Ceci est logique ; les protocoles de soins deviennent de plus en plus simples à utiliser. Ils pourront bientôt être appliqués par les clients eux-mêmes, qui deviendront alors les clients d'eux-mêmes.

⁶³ Ceux que l'on appelle dans le DSM 8 (manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux) des IREALS (individus récalcitrants encore à lobotomiser).

ressourcement et de pièce douce, de petits habitacles colorés de teintes neutres. Comme leur nom l'explique, ces chambres permettent au client qui aura la chance de s'y rendre de prendre un bon bol d'air afin de s'aérer l'esprit d'une manière irrévocable. Axel(le) est sorti(e) de cet endroit un jour et se porte bien mieux depuis lors.

Réduire le client aux lois du quantifiable a un but ô combien digne : le délester de son encombrante subjectivité. En effet, si on éteint cette aliénante entité qu'est l'individu, les soins seront d'une aisance déconcertante et rencontreront des résistances nécrosées chatouillant le zéro absolu de contestation. Ce sont des thérapeutes d'un genre nouveau appelés *coachs* – précédés il est vrai par les tenants de la banche scientifique de la psychologie, les TCC (thérapeutes cognitivo-comportementales) ainsi que les neuroscientifiques extrémistes – qui furent les précurseurs de cette ingénieuse idée. Celle-ci se répandit avec une extrême agilité au travers de l'entièreté des couches de la civilisation. Il n'était plus question de prendre en considération ces absurdités de concepts obsolètes que sont le psychisme ou l'inconscient. Abolition de l'ego, étouffement du narcissisme. « Répétez après moi », martèlent en chœur les *coachs* à leur clientèle depuis des temps presque ancestraux : « *Je n'ai pas d'ego* ».

Après sa journée de dur labeur pendant laquelle elle aura standardisé la bagatelle de 47 clients IREALs et un névrosé (les deux pathologies commencent à se confondre), Axel(le) rentre chez ___ afin d'y faire les courses pour le dîner du soir. Les grandes chaînes de distribution alimentaire n'existent physiquement plus à « Tout! » mais sont uniquement disponibles sur internet. Ces mesures ont été prises afin de réduire drastiquement les coûts (tant environnementaux que monétaires) de production. Elles ont pour effet d'améliorer le profit et de réduire la pollution. Eh oui ! Oh Oui ! Tout est gagnant au pays de « Tout! », y compris le climat ET le capital, marchant avec allégresse main dans la main pour le bonheur de tou(te)s.

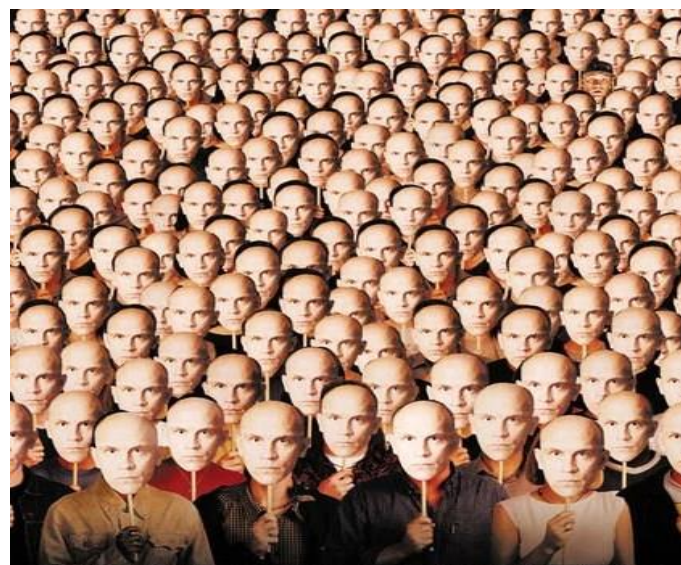
Axel(le) allumera son ordinateur en prononçant les premières lettres du mot « *O-R-D-I* » (procéder de la sorte prend moins de temps que de cliquer sur un bouton ou que de murmurer l'entièreté du mot

« *ordinateur* » et sélectionnera, par un chouïa de pensée, les ingrédients du menu du soir, à savoir : un paquet de spaghettis italiens, du steak haché argentin, des tomates espagnoles et des carottes péruviennes. Bios les tomates et les carottes ! En moins de temps qu'il n'en fallut pour les penser, les ingrédients arrivèrent sur la table sous la forme d'un spaghetti bolognaise d'une fraîcheur sans pareille.

Chose que nous avons omis de mentionner, mais qui est néanmoins capitale si nous voulons saisir un tant soit peu la manière dont cet étonnant pays fonctionne : le travail salarié autonome – anciennement nommé prolétariat – est d'une importance vitale pour la société de « Tout! ». Car plus on agit, moins on pense. Étant donné que la pensée n'est ni agréable dans le ressenti, ni souhaitable pour la bonne santé de l'esprit, on s'agite abondamment à « Tout! ». Cela permet d'autant plus facilement au PIB d'atteindre de vertigineux sommets et à l'économie de croître sans limite. Les individus de ce vaste monde sont donc transformés en choses et, contrairement à leurs stupides ancêtres, ils éprouvent une ineffable joie à l'idée de l'être car, s'ils deviennent « purs - choses » pensent-ils, ils ne penseront bientôt plus du tout. Tout est fait à « Tout! » pour bannir la subjectivité afin de façonner un monde Juste, Égalitaire et Humain.

La suite au prochain numéro...

Kenny Cadinu



AGENDA

Jeudi 11 janvier 2018 19:30-23:00

Le progrès m'a tuer

Conférence-débat avec Vincent Cheynet, rédacteur en chef du journal *La décroissance*. Dernier ouvrage en date : *Décroissance ou décadence* (Le pas de côté, 2014).

Deux siècles d'idéologie du progrès ont épuisé la nature et les peuples. Il est temps qu'une conception authentique de l'écologie reprenne la main, celle qui remet en cause le capitalisme, le déferlement technologique, l'organisation industrielle, l'impératif de croissance, un certain mode de vie et d'être.

Organisé par le mpOC-Liège et Barricade.

Accueil dès 19 h. Entrée à prix libre.

Liège

À Barricade, rue Pierreuse 19



Rédaction

Ce journal, bien plus qu'un bien de consommation, se veut ouvert et participatif : dès lors, envoyez-nous, si vous le souhaitez, vos réflexions, articles ou propositions d'actions à l'adresse :

escargotdechaine@objecteursdecroissance.be

Vous retrouverez le prochain numéro de *L'Escargot déchaîné* en mars. Peut-être avec votre participation ?

Ont participé à ce numéro

Coordination : Kenny Cadinu

Relecture : Alain Adriaens, Kenny Cadinu, Fabienne Neuwels

Photo de couverture : François Lapy

Rédaction de ce numéro : Alain Adriaens, Kenny Cadinu, Francis Gielen, Bernard Legros, François Lapy, Marie-Eve Tries



Le courrier des lecteurs

Bonjour,

Je comprends tellement ce qui est écrit, merci. J'ai envie aussi de proposer la pratique de la méditation, qui conduit, hors de tout intellectualisme, à être serein face aux changements. La méditation supprime toute peur et négativisme. Elle apporte en soi une paix et une bienveillance puissante, peu importe le contexte social extérieur. Ça peut apporter, petit à petit, un équilibre de l'esprit.

Par exemple : <https://www.pajjota.dhamma.org/fr/>

Continuez, continuez, merci !

Avec Metta,

Anonyme

Bonjour,

Tout d'abord, merci pour votre commentaire.

Nous ne nions pas que la méditation pourrait être utile pour la personne qui l'exerce, à titre individuel. Nous pensons néanmoins que supprimer la peur et tout négativisme en reviendrait à négativer ce qui nous constitue, aussi, en tant qu'espèce humaine ; entre autres la peur et le contexte extérieur.

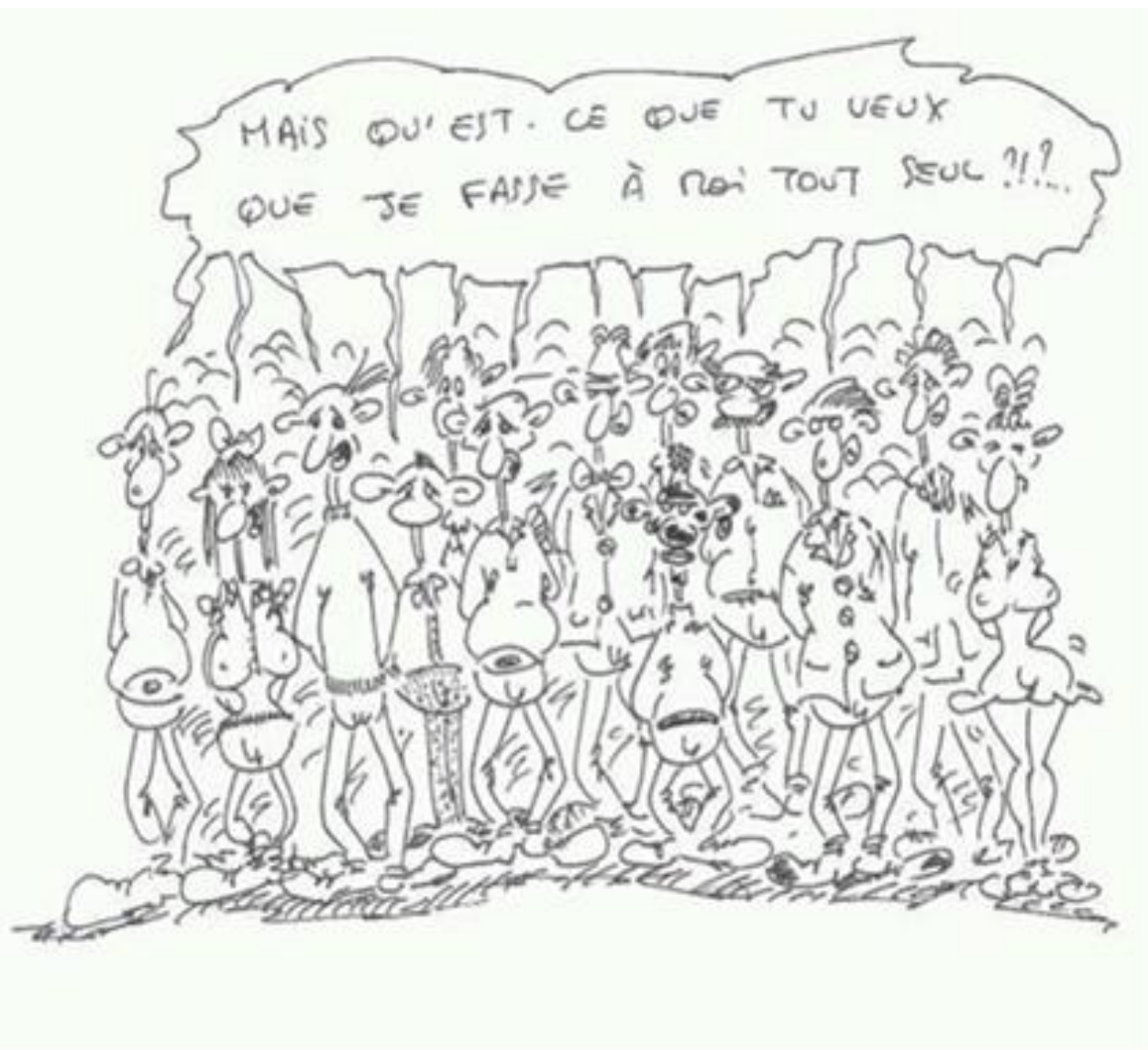
Cordialement,

Kenny Cadinu

Contacter

le mouvement

- Rédaction de L'Escargot déchaîné : escargotdechaine@objecteursdecroissance.be
- Secrétariat : info@mpOC.be
- Porte-parole : presse@objecteursdecroissance.be
- Conseil politique (organe de décision du Mouvement en dehors des AG) : info.conseil.politique@objecteursdecroissance.be
- Groupe local de Liège : info@liege.mpOC.be
- Groupe local de Namur : info@namur.mpOC.be
- Groupe local d'Ottignies-Louvain-la-Neuve : info@OLLN.mpOC.be



Le Catéchisme de la modernité tardive récapitule les règles officielles qui ont cours dans notre monde.

L'essentiel tient dans ces dix commandements :

1. *Le seul Moi tu adoreras
Et aimeras parfaitement*
2. *Tout maître tu rejetteras
Et refuseras absolument*
3. *Tes préférences tu prendras
Pour règle de vie uniquement*
4. *L'autre tu tiendras
Pour ton semblable exactement*
5. *Tes droits cultiveras
En tous domaines jalousement*
6. *La science considéreras
Pour raison uniquement*
7. *Les procédures respecteras
Les formes nullement*
8. *Les techniques utiliseras
À ton service abondamment*
9. *L'humain regarderas
Comme ta chose entièrement*
10. *Moderne tu seras
À tous égards superbement*

Philippe Bénéton

La question cruciale pour le genre humain me semble être de savoir si et dans quelle mesure l'évolution de sa civilisation parviendra à venir à bout des perturbations de la vie collective par l'agressivité des hommes et leur pulsion d'autodestruction. Sous ce rapport, peut-être que précisément l'époque actuelle mérite un intérêt particulier. Les hommes sont arrivés maintenant à un tel degré de maîtrise des forces de la nature qu'avec l'aide de celles-ci il leur est facile de s'exterminer les uns les autres jusqu'au dernier. Ils le savent, d'où une bonne part de leur inquiétude actuelle, de leur malheur, de leur angoisse. Il faut dès lors espérer que l'autre des deux « puissances célestes », l'éros éternel, fera un effort pour l'emporter dans le combat contre son non moins immortel adversaire. Mais qui peut prédire le succès et l'issue ?

Sigmund Freud

Socrate : *Éros est-il amour de rien ou de quelque chose ?*

Agathon : *de quelque chose évidemment.*

Socrate : *Eh bien, voilà un point auquel tu dois veiller avec soin, en te remettant en mémoire ce dont il est amour. Tout ce que je veux savoir, c'est si Éros éprouve oui ou non le désir de ce dont il est amour.*

Agathon : *Assurément, il en éprouve le désir*

Socrate : *Est-ce c'est le fait de posséder ce qu'il désire et ce qu'il aime qui fait qu'il le désire et qu'il l'aime, ou le fait de ne pas le posséder ?*

Agathon : *Le fait de ne pas le posséder, cela du moins est vraisemblable.*

Socrate : *Examine donc, si au lieu d'une vraisemblance il ne s'agit pas d'une nécessité : il y a désir de ce qui manque, et il n'y a pas désir de ce qui ne manque pas ? Il me semble à moi, Agathon, que cela est une nécessité qui crève les yeux.*

ADHÉRER⁶⁴

Nous ne recevons aucun subside : nous vivons des cotisations de nos membres. Adhérer au mpOC est une manière de soutenir notre action et l'objection de croissance. Nous sommes ouverts à qui le souhaite : n'hésitez pas à venir nous rejoindre et partager vos projets d'actions et vos réflexions avec nous, au sein d'un groupe local, en assemblée générale ou au conseil politique !

Bulletin d'adhésion au Mouvement politique des objecteurs de croissance

à envoyer à : mpOC, rue du Rondia 8, 1348 Louvain-la-Neuve

Je soussigné-e

Nom:..... Prénom:.....

Adresse:.....

Code postal:..... Commune:.....

Informations optionnelles :

Adresse courriel:.....

Tél. fixe:.....

GSM:

membre effectif (je souscris au manifeste et aux statuts)

membre sympathisant (je souscris au manifeste)

Je m'engage à payer la cotisation annuelle sur le compte du Mouvement politique des objecteurs de croissance, 523-0803113-28 IBAN : BE37 5230 8031 1328 - BIC : TRIOBEBB.

La cotisation est libre, à partir d'1 euro. Le montant suggéré est de 30 euros, ou 12 euros pour les petits revenus.

DATE:..... SIGNATURE :.....

• **Vie privée** : le Mouvement s'engage à n'utiliser les données personnelles fournies par ses adhérents que pour les besoins exclusifs de sa communication et de ses activités internes.

• **Adresse courriel** : le courriel est notre moyen de communication préféré pour vous contacter à ce jour de la mise en place de notre organisation (convocations aux assemblées générales, lettres d'information...). Si vous n'en avez pas, vous recevrez les convocations et de l'information par voie postale ; merci d'essayer cependant de nous fournir l'adresse courriel d'un.e de vos amis.e.s.

⁶⁴ Vous pourrez télécharger le bulletin d'adhésion à cette adresse : <http://www.objecteursdecroissance.be/spip.php?article22>